

**HISTOIRE DE M.
CONSTANCE,
PREMIER
MINISTRE DU
ROY DE SIAM, ...**

Pierre Joseph : d'Orléans,
Claude Vujrol



7

13-D



17

Ex Bibliotheca

major Coll. Rom.

Societ. Jesu

83. L. 17

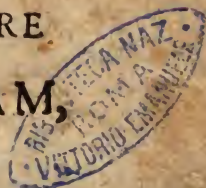
63

C

9

7-13-D-23

HISTOIRE DE M. CONSTANCE, PREMIER MINISTRE DU ROY DE SIAM, E. T



DE LA DERNIERE
revolution de cet Estat.

Par le Pere D'ORLEANS, de
Compagnie de JESUS.



ex libris =  *Francis Vignat*

A TOURS,
Chez PHILBERT MASSON, Imprimeur,
Et se vend

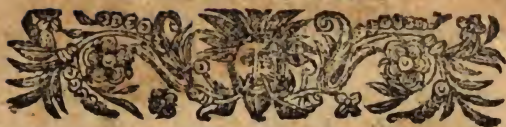
A PARIS,
Chez DANIEL HORTHEMELS, rue S. Jacques,
au Mécenas.

M. D C. X C. +

Avec Privilège du Roy.

*Si vedino la memoria del Cau
di Fustia.*





A

NOSTRE TRES-SAINT PERE,

LE P A P E

ALEXANDRE VIII.



RES-SAINT PERE,

*Quelque malheureuse que
paroisse l'issuë de l'entre-
prise dont j'ecris l'Histoire;
elle a quelque chose de si*
à

EPISTRE.

grand, qu'on se flatte que
VOSTRE SAINTETE' en
verra le detail avec plaisir,
Et rendra justice à la sa-
gesse Et au courage vray-
ment Chrestien de celui
qui en a esté l'auteur.

S'il pouvoit se survivre
à lui-mesme, il viendrait
avec joye offrir au Vicaire
de JESUS-CHRIST la mort
pretieuse qu'il a soufferte,
pour avoir voulu establir le
culte du vray Dieu dans le
Royaume de Siam; comme
il envoya pendant sa vie
offrir au Predecesseur de
VOSTRE SAINTETE' son

EPISTRE.

credit , ses biens , & son sang mesme , pour executer les grandes veuës , dont le Pere Tachard eut l'honneur de venir il y a quelque temps rendre compte de sa part au Saint Siege.

Ceux qui ne croient rien de bien entrepris que ce qui a un succès heureux , ne porteront pas un jugement favorable d'un projet qui n'a pas reüssi : mais les esprits du caractere de celui de VOSTRE SAINTETE ont des regles pour juger des choses plus seures que l'evenement.

EPISTRE.

C'est la consolation des
grands hommes , qui suc-
combent sans lascheté , &
qui perissent sans impru-
dence dans la poursuite des
grands desseins , de trouver
des Juges éclairés , qui ,
comme VOSTRE SAINTETÉ ,
sçachent demesler ce qui
arrive par des contre-temps
qu'on ne peut prévoir , d'a-
vec ce qu'attire la mauvai-
se conduite. M. Constance
me devra quelque chose d'a-
voir exposé la sienne aux
yeux de VOSTRE SAINTETÉ.
La gloire de ce Ministre
sera à couvert , lorsque ses

EPISTRE.

actions auront mérité un suffrage, auquel defereront sans peine non seulement les Chrestiens dociles, qui regardent en Elle le Pontife; mais les sages mesme du monde, qui n'y envisagent que le grand homme, & un genie superieur aux autres.

L'Europe voit un effet eclatant de ce discernement equitable, dans la justice que VOSTRE SAINTETE' rend à la droiture de nostre grand Roy. Malgré les calomnies, dont ses envieux se sont efforcez de noircir ses intentions les plus sinceres,

EPISTRE.

VOSTRE SAINTETE' a
reconnu par sa penetration
naturelle, que l'Eglise Ca-
tholique n'avoit presque plus
aujourd'huy d'appuy & de
defenseur que lui. Tenant
en Pere commun la balance
droite, Elle a fait differen-
ce d'un Prince, qui pour
reünir ses Sujets errans à la
Communion du Saint Sie-
ge, s'en est fait presque des
ennemis; & de ceux, qui
pour susciter à ce Monarque
plus d'ennemis, se sont li-
guez avec les Heretiques
les plus opposez au Saint
Siege, & ont contribué sans

EPISTRE.

*Scruple à chasser un Roy
Catholique d'un des pre-
miers Trosnes du monde.*

VOSTRE SAINTETÉ
verra dans ce Livre, que
ces liguees n'ont pas empes-
ché ce digne Fils aîné de
l'Eglise d'entrer dans un
dessein, dont le succès éta-
blissoit solidement le Chri-
stianisme dans toutes les In-
des. Desja les fruits repon-
doient à son zele. Un Roy
Idolâtre estoit devenu pro-
tecteur de la Foy dans son
Royaume; il portoit ses Su-
jets à l'embrasser; il envoyoit
les enfans des Grands &

EPISTRE.

*des Officiers de sa Cour
estudier aux Jesuites de Pa-
ris; il combloit ceux de cette
Compagnie, que le Roy lui
avoit envoyez, de ses ca-
resses & de ses bienfaits;
il prenoit lui-mesme le soin
de leur faire apprendre sa
Langue, pour les mettre
plus en estat de lui expli-
quer les sacrez Mysteres,
qu'ils lui estoient venus an-
noncer; lorsqu'une maladie,
qui survint inopinement à
ce Prince, donna aux enne-
mis des Chrestiens de la fa-
cilité à leur nuire, & fit
naistre la faction de l'Usur-*

EPISTRE.

pateur, qui depouilla de son
autorité le Roy legitime,
& excita dans le Royaume
une persecution capable d'en
bannir pour toujours la ve-
ritable Religion, si l'Eglise
fondée sur le sang de JESUS-
CHRIST ne s'affermissoit
par celui des Martyrs.

Mais la desolation de
cette Chrestienté naissante
n'est pas sans ressource. Le
bras du Seigneur n'est pas
raccourci ; & la puissance
de LOUIS LE GRAND,
à qui il a mis les armes à
la main pour la defense de
ses Autels, n'est pas epuisée

EPISTRE.

par ce grand nombre d'ennemis, que l'Herésie lui a suscitez. Il a des Vaisseaux & des Troupes de reste, pour porter chez les Idolâtres la vengeance des injures faites au Nom Chrestien, & son zele pour la Foy animant le nostre, VOSTRE SAINTETÉ trouvera parmi nous de nouveaux ouvriers Apostoliques, pour porter l'Evangile de paix à ceux qui ne voudront point la guerre.

Un Demon ennemi de l'Eglise a banni de l'Europe cette paix, dans un

EPISTRE.

temps, où de l'union d'un
tel Pontife & d'un tel
Prince on avoit sujet d'es-
perer la conversion de tout
l'Univers. V O S T R E

S A I N T E T E' seule la peut
ramener au monde; & le
monde l'attend d'Elle. Les
Peuples n'esperoient plus la
revoir quand ils virent
commencer une guerre si
generale & si allumée. L'e-
xaltation de V O S T R E
S A I N T E T E' au Pontificat
leur en a fait renaître l'es-
perance: Voilà, ont-ils dit,
le grand Pontife, que
Dieu nous avoit destiné

*Ecce Sacerdos
magnus, qui
in tēpore ira-
cundie factus
est reconcilia-
tio. Eccl. 44.*

EPISTRE.

pour reconcilier les esprits au temps de la colere. Ce qu'a desja fait VOSTRE SAINTETE' pour etouffer les semences de discorde , qui alteroient l'ancienne union de la Chaire de Saint Pierre avec le premier Trosne Chrestien , nous est un heureux prejuge de ce qu'elle peut faire , pour rendre le calme au reste de la Chrestienté.

Dans cette attente , tous les Peuples fidelles demandent au Ciel pour sa personne ces longues & heureuses années , hereditaires
dans

EPISTRE.

dans sa famille , & deve-
nuës nécessaires au reste du
monde.

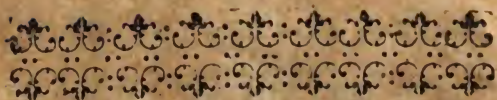
Parmi tant de vœux , j'ose
l'asseurer , qu'on n'en fait
nulle part de plus sinceres ,
de plus zelez , de plus ar-
dens , que dans une Compa-
gnie , qui doit cette recon-
noissance à l'estime & à la
bienveillance , dont elle a
la consolation de se voir ho-
norée par un si grand Pape.
Quoique j'en sois le moin-
dre , j'ay lieu d'esperer que
VOSTRE SAINTETE'
ne dedaignera pas ce temoi-
gnage particulier du pro-

EPISTRE.
*fond respect , avec lequel
je suis ,*

TRES-SAINT PERE ;

De Vostre Sainteté ,

Le tres-humble & tres-
obeissant serviteur,
PIERRE JOSEPH D'ORLEANS,
de la Comp. de Jesus.



AVERTISSEMENT.

TOUT ce qui donne place dans l'Histoire , en donne une considerable à l'homme celebre , qui fait le sujet de celle-cy ; un grand merite , une grande fortune, de grandes actions, un grand malheur. Son merite fit sa fortune ; sa fortune lui donna occasion de faire beaucoup de belles entreprises ; ses entreprises lui attirerent

Avertissement.

les haines & les jalou-
sies, qui furent cause de
son malheur. Ce tissu de
choses extraordinaires
dans un homme con-
nû en France, & pour
qui mesme la Nation a
quelque obligation de
s'interesser, m'a paru un
sujet tout propre à faire
une Histoire agreable, &
pour ceux qui la regar-
deront du costé de la
Religion, instructive &
edifiante.

Je l'aurois pû donner
plus complete, si j'avois
eu la patience d'attendre

Avertissement.

des memoires plus amples, qu'un habile homme m'envoye des Indes, & que je n'ay pas encore receus. Ce qui m'empesche de differer, est l'experience qui m'apprend, qu'en differant de contenter le public sur ces sortes de choses, on lui en oste la curiosité, & que pour les lui donner plus parfaites, on lui en fait perdre le goust. Les livres, comme les fruits, ont leur saison, hors de laquelle, sans cesser d'estre beaux &

Avertissement.

utiles, ils ne sont plus recherchés. Tandis qu'on parle d'une affaire, ou d'un événement dans le monde; que c'est la nouvelle du jour; qu'on s'en entretient dans les compagnies: tout livre qui en traite, quelque médiocre qu'il soit, est favorablement reçu. Cette première ardeur passée, le meilleur livre n'est plus lû; & l'Auteur a le chagrin de voir, que pour l'avoir voulu rendre plus digne d'estre mis en lumière, il l'a en-

Avertissement.

seveli dans les tenebres.

Il est encore temps de donner celui - cy. On n'a point vû de detail exact de la derniere revolution de Siam , qui fait la meilleure partie de cet ouvrage, & qui est un evenement des plus dignes de la curiosité publique , qui soit arrivé de nos jours. On en trouvera dans le recit que j'en fais les particularitez, soigneusement recueillies de diverses Relations tres fideles. J'en

Avertissement.

ay lû de personnes si différentes, si hors de soupçon d'avoir écrit de concert; & je les ay trouvées, à fort peu près, si conformes les unes aux autres, que je n'ay pû douter qu'elles ne fussent vrayes. S'il en a paru quelques unes, qui ne tinssent pas le mesme langage, on decouvre aisement, en les lisant, l'interest qu'ont eu ceux qui les ont écrites, de ne parler pas comme les autres. Il y a quelque temps qu'un homme sage disoit de fort bon

Avertissement.

sens , après en avoir lû
une de ce caractere, que
contre l'intention de
l'Auteur , c'estoit pour
lui une confirmation de
celles qui disoient le
contraire.

Je me flatte que dans
celle-cy on trouvera tout
le sens froid , qu'il faut
avoir pour estre crû.
Comme je n'ay point
d'autre dessein en escri-
vant cette Histoire , que
de dire ce qui s'est passé,
je n'epouse les interests
d'aucun de ceux qui ont
esté acteurs dans cette

Avertissement.

affaire , au prejudice des autres. Ainsi je louë toujours tellement ceux que je crois louïables , que je ne blasme pas ceux-là mesmes , que je ne puis m'empescher de croire blasrables. Je raconte les faits qui ont diverses faces , simplement , & prenant toujours la precaution, de laisser au Lecteur la liberte entiere d'en juger selon ses veuës, sans le prevenir par les miennes. J'ay mesme pris soin de les lui cacher autant qu'il m'a esté possi-

Avertissement.

ble, non seulement par discretion, pour ne pas fascher ceux à qui elles ne sont pas favorables; mais par un principe d'équité, pour ne pas oster à des actions, qui ont eu de mauvais succès, le mérite de la bonne intention. Je les aurois volontiers supprimées : mais outre qu'elles sont d'une notoriété si publique, qu'il est impossible de les taire; elles font une si grande partie de cette Histoire, qu'on ne les peut dissimuler. Ceux qui sça-

Avertissement.

vent les choses à fond ;
verront bien que j'en
passe assez, pour meriter
que le public louë un
jour ma moderation , si
jamais on dit tout sur
cette matiere : & si les
interessez sont equita-
bles, j'espere qu'ils m'en
sçauront quelque gré. Les
curieux m'en voudront
du mal ; mais j'aime en-
core mieux m'attirer les
curieux, que les gens cha-
ritables : veu d'ailleurs
que je donne assez à la cu-
riosité dans cette Histo-
re , pour donner quel-

Avertissement.

que chose à la charité.

Au reste je ne me fais point une loy, comme la plûpart des faiseurs de Relations, de donner place dans la mienne à tous ceux qui se sont trouvez presens aux evenemens que je raconte. Je ne parle gueres que des principaux acteurs, & je n'en parle mesme qu'à mesure, qu'ils ont part à l'action que j'ecris. Ainsi il peut bien arriver, que tel, qui ne sera point nommé dans ce Livre, merite d'estre lui-mesme

Avertissement.

le sujet d'un plus gros volume , pour d'autres actions que je n'aurai pas sceuës , ou qui n'auront pas de liaison avec celles que je raconte.

Je me suis peu estendu sur ce que les Relations imprimées ont desja dit de M. Constance. Les deux Voyages du P. Tachard ont esté lûs de tant de gens , qu'on n'ignore rien en France de ce qui regarde ce Ministre, depuis le tems qu'il a commencé à avoir commerce avec nous.
C'est

Avertissement.

C'est ce qui fait que je n'ay rien écrit de cette partie de sa vie, que ce qu'il estoit necessaire d'en écrire, pour marquer au Lecteur la suite & le tissu de ses actions. J'ay pris tout ce que j'ay dit de sa naissance & du commencement de sa fortune, de ce qu'en a écrit le mesme Pere, qui estoit son ami, & qui assure avoir appris de sa propre bouche ce qu'il en raconte de plus singulier. J'ay tiré le recit que je fais

Avertissement.

de sa conversion, d'une lettre originale de celui là mesme dont Dieu se servit pour le convertir, qui receut son abjuration, & qu'il reconnût toujours depuis pour son pere spirituel, & son maistre en la Foy. Ayant puisé en de telles sources ce que je dis dans cette Histoïre, je crois qu'au defaut d'autres agrémens, qu'un plus habile homme lui auroit pû donner, elle aura au moins celui de dire exactement la verité.

Avertissement.

Si par hazard je m'en estois ecarté, soit par la faute de mes guides, soit par la mienne ; je promets au Lecteur de le detromper , sans craindre la honte de me dedire, dès que je m'en seray apperceu , ou qu'on m'en aura averti. Je n'ay aucun sujet de me defier des memoires que j'ay suivis ; & autant qu'on peut estre assure de ces sortes de choses , je le suis de leur fidelité. Excepté ce qui est contenu dans les dix ou

Avertissement.

douze premieres pages de ce livre , touchant la jeunesse , l'education , & l'avancement de M. Constance , dont il a neanmoins raconté lui-mesme ce qu'il y a de principal ; tout le reste est de gens qui ont esté temoins oculaires de ce qu'ils ont écrit , & dont quelques-uns y ont eu beaucoup de part.

Je leur aurois au reste volontiers rendu l'honneur , que merite le soin qu'ils ont pris de nous instruire , si j'avois crû

Avertissement.

qu'ils ne Peussent pas
trouvé mauvais. Mais
comme il y a des gens
qui ne veulent pas estre
citez, & que quelques-
uns de ceux dont je par-
le peuvent avoir des rai-
sons particulieres de ne
le pas vouloir; j'ay jugé
à propos de supprimer
leur nom, en mettant en
œuvre les matieres qu'ils
m'ont fournies. J'en con-
nois, qui pourront un
jour mettre leurs Rela-
tions en lumiere: je suis
obligé d'avertir le public,
que la lecture de celle-cy

Avertissement.

ne doit point ôter la curiosité de lire celles - là. Elles sont plenes de mille circonstances, que je n'ay pas jugées de saison, mais qui sont fort bonnes à sçavoir, & que ceux qui aiment ces sortes de choses liront toujours avec plaisir.

Siam est aujourd'huy si connu en France, que je ne crois pas qu'il soit nécessaire, quand on parle des dignitez & des charges de ce Royaume, d'expliquer ce que l'on entend par les mots qui

Avertissement.

les expriment. On sçait
ce que c'est que le Bar-
calon, un Oya, un Opra,
un Talapoin ; comme on
sçait ce que c'est que le
grand Vizir, un Bacha ,
un Aga , un Mufti.

Depuis l'impression de
cet ouvrage , on m'a fait
appercevoir , que j'en
avois retranché ce qui
plairoit le plus au grand
Pape à qui je le dedie, en
supprimant le detail de
ce que les Chrestiens ont
souffert dans la persecu-
tion de Siam. Pour de-
ferer à cet avis , j'ay fini

Avertissement.

ce Livre par une lettre; que j'avois écrite à un de mes amis uniquement sur ce sujet , peu de temps après l'arrivée des Vaisseaux. J'en ay seulement osté ce que je disois de Mr. & de Madame Constance , pour ne pas dire deux fois la mesme chose.

L'Imprimeur a fait peu de fautes; & c'est par celle d'un copiste , qu'au lieu de S. Cry, on a nommé un brave Officier François S. Coy. Les noms propres sont assez sujets à ces sortes d'alterations.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE
M. CONSTANCE,
PREMIER MINISTRE
DU ROY
DE SIAM,
ET
DE LA DERNIERE
revolution de cet Estat.



ONSTANTIN Phaul-
kon, si fameux sous
le nom de M. Con-
stance, qu'on luy a donné par
erreur, & qui s'est establi par

A

2 HISTOIRE

l'usage , estoit Venitien d'origine , mais né en Grece , d'un mariage que contracta le fils d'un Gouverneur de Cephalonie avec une fille de cette Isle , d'une bonne & ancienne famille. Ses parens furent peu heureux , ou peu habiles dans leurs affaires : ils les firent mal , & leur noblesse leur devint à charge par leur pauvreté.

A peine M. Constance avoit dix ans , qu'il s'apperceut de sa mauvaise fortune , & qu'il la sentit vivement. Il ne s'arresta pas à la deplorer ; mais par un courage au dessus de son âge , il prit dès lors resolution de travailler à la rendre meilleure : & pour n'y point perdre de temps , il fit dessein de sortir de son pays , où il prevoyoit bien

DE M. CONSTANCE. 3

que difficilement il trouveroit occasion de s'avancer. Comme le commerce attire à Cephalonie beaucoup de negotians Anglois, le jeune Constance se joignit à un Capitaine de cette nation, & passa avec luy en Angleterre. Il s'y fit connoistre, mais il n'y fit que cela; & ne voyant pas mesme de jour à y faire beaucoup davantage, il s'embarqua pour aller aux Indes dans les vaisseaux de la Compagnie Angloise, au service de laquelle il s'engagea.

Sa probité retarda son avancement. Il eut des occasions de s'enrichir, dont son équité naturelle ne put s'accommoder, parce qu'il ne les crut pas legitimes; & il aima mieux estre plus tard establi, que de

A ij

l'estre de bonne heure sur un fond injuste.

Il arriva au Royaume de Siam avec ces nobles sentimens, & on vit bien qu'il ne s'en estoit pas dementi, par le peu de bien qu'il y acquit dans un assez long espace de temps. Il s'en trouva néanmoins, après quelques années de service, autant qu'il lui en falloit pour negotier de son chef. Ainsi las d'estre subalterne, il acheta un Vaisseau; & toujours plein de ce courage qui ne l'abandonna jamais, il se mit en mer pour aller trafiquer dans les Royaumes circonvoisins.

Deux naufrages, qu'il fit coup sur coup à l'emboucheure de la riviere de Siam, auroient fait perdre cœur à tout

DE M. CONSTANCE. 5

autre ; & un troisiéme, qu'il fit ensuite sur la coste de Malabar, auroit jetté dans le desespoir un esprit moins ferme que le sien. Il y pensa perdre la vie , & il n'y conserva que deux mille ecus de son bien.

Ayant esté jetté sur le rivage avec ce debris de sa fortune , il se trouva si fatigué, qu'il se coucha pour prendre du repos. Il a raconté plusieurs fois lui-mesme , qu'en ce moment il avoit veû , soit en songe , soit autrement , car il n'a jamais bien pu demesler s'il estoit éveillé ou endormi , une personne d'une figure extraordinaire , & d'un air plein de majesté , qui le regardant en souriant , lui avoit ordonné de retourner d'où il estoit venu. Ces paro-

les, qu'il entendit, où qu'il s'imagina entendre, lui roulerent long-temps dans l'esprit : & comme il s'estoit couché aux approches de la nuit, il la passa toute entiere à réfléchir sur ce qui lui venoit d'arriver.

Il continuoit sa resverie le matin en se promenant sur le bord de la mer, lors qu'il aperceut de loin un homme, qui venoit à lui à grands pas. Il n'eut pas de peine à reconnoistre que c'estoit un voyageur échappé d'un naufrage aussi bien que luy : son visage palle, & son vestement encore tout degouttant d'eau, en estoient des marques trop visibles, pour lui permettre d'en douter. La ressemblance de leur aventure leur donna à

DE M. CONSTANCE. 7

tous deux de l'impatience de s'aborder & de se connoistre. La difference des langues y devoit estre un obstacle: mais aux premieres paroles de l'Inconnu, M. Constance l'entendant parler Siamois, lui repondit en la mesme langue. Ainsi ils eurent dans leur malheur la consolation d'en pouvoir parler; & ils y trouverent dans la suite l'un & l'autre quelque chose de plus.

L'Inconnu estoit un Ambassadeur, que le Roy de Siam avoit envoyé en Perse, & qui en s'en retournant dans son pa  s avoit fait naufrage au mesme lieu, où il avoit echo    M. Constance. Si M. Constance eust esté de ceux que les malheurs d'autrui consolent, il avoit la consolation de

voir un homme plus malheureux que lui ; car l'Ambassadeur n'avoit sauvé que lui-même de tout ce qu'il avoit dans son vaisseau. Parmi les sentimens de pitié qu'un estat si triste inspira à M. Constance, il eut quelque joye de pouvoir, même dans son malheur, secourir un homme malheureux. Il ne lui laissa pas demander le plaisir qu'il lui pouvoit faire : il lui offrit d'abord de le remener à Siam ; & l'Ambassadeur ayant accepté son offre, des deux mille ecus qui lui estoient restez il acheta une barque, des vivres, des habits, pour lui & pour son compagnon.

Leur navigation fut heureuse lors qu'ils n'eurent plus rien à perdre : ils arriverent

DE M. CONSTANCE. 9

à Siam sans mauvaise rencontre , & ils eurent le plaisir d'y raconter leurs aventures , l'Ambassadeur à ses parens , & M. Constance à ses amis.

Le Siamois ne fut pas ingrat des secours qu'il avoit receus du Grec. Il n'eut pas plûtost rendu compte de sa negotiation au Barcalon , qu'il lui parla de son bienfaiteur , & lui raconta en detail les obligations qu'il lui avoit. Il en dit tant de bien , que ce Ministre , qui estoit lui mesme un homme desprit , & qui aimoit les honnestes gens , eut la curiosité de le connoistre. Il ne l'eut pas plûtost veu , qu'il en fut charmé , & qu'il prit resolution de s'en servir. Ensuite l'experience qu'il fit de son habileté en plusieurs

affaires, & la probité qu'il trouva en lui, le lui firent regarder comme un homme, que le Roy devoit s'attacher.

Le feu Roy de Siam, de l'aveu de tous ceux qui ont voyagé dans les Indes, estoit un des plus eclairez Princes de l'Orient, qui se connoissoit le mieux en habiles gens, & qui en faisoit le plus de cas. Le bien que son premier Ministre, à qui il deferoit beaucoup, lui avoit dit de M. Constance, l'avoit favorablement prevenu pour lui : mais quelques occasions qu'il eut d'eprouver lui-mesme ce qu'il valloit, & ce qu'il estoit capable de faire, augmentèrent beaucoup l'estime qu'il en avoit desja conceüe.

On dit que sa faveur com-

mença par l'adresse qu'il eut à supplanter les Mores dans la commission, qui sembloit leur estre affectée, de préparer les choses necessaires pour rendre les Ambassades magnifiques, de quoy le Roy se piquoit fort. Les sommes immenses, que ces Infideles tiroient de l'Epargne pour cette dépense, ayant un jour étonné ce Prince, M Constance se chargea de la commission, & il y réussit si bien, qu'à beaucoup moins de frais il fit les choses avec une toute autre magnificence. On ajoute que les Mores ayant présenté un memoire, par lequel ils pretendoient que le Roy leur estoit redevable d'une grosse somme, pour des avances qu'ils avoient faites,

M. Constance, qui examina leurs comptes, fit voir au Roy, que c'estoit eux au contraire qui lui estoient redevables de plus de soixante mille écus, & les en fit convenir eux-mêmes. Le Roy de Siam estoit de ceux qui epargnent pour depenser à propos : il sceut si bon gré à M. Constance de sa judicieuse économie, qu'il se servit depuis de lui dans les affaires les plus importantes.

Son credit devint si grand, que les plus considerables Mandarins s'empressoient de lui faire leur cour. Sa prospérité néanmoins fut interrompue par une violente maladie, qu'on croyoit le devoir emporter. On la cacha quelque temps au Roy, apparemment
pour

pour ne le pas affliger : mais il temoigna du chagrin de la discretion qu'on avoit eüe là-dessus, & donna à ses medecins des ordres si precis pour travailler à la guerison du malade, qu'il fut bien-tost hors de danger.

Il guerit de deux maladies en mesme temps. Il estoit né de parens Catholiques : mais l'education qu'il avoit receüe parmi les Anglois, auxquels il s'estoit donné à dix ans, l'avoit insensiblement engagé à suivre la Religion Anglicane. Il y avoit vescu jusqu'alors, & le Capitaine de la Fakturie Angloise, qui avoit apperceu en lui quelque penchant à retourner à la Foy de ses peres, n'avoit rien omis pour le retenir dans l'erreur. Heureuse-

ment pour l'en retirer, le Pere Antoine Thomas, Jesuite Flamand, passant par Siam pour aller dans les Missions Portugaises du Japon ou de la Chine, eut quelques conversations avec lui, dans lesquelles ayant adroitement fait tourner le discours sur la controverse, M. Constance y prit tant de plaisir, qu'il invita lui-même le Pere à le venir voir plus souvent, afin qu'ils pussent avoir ensemble de plus amples conferences. Les premieres qu'ils eurent, furent sur la presence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, de laquelle deux ou trois entretiens convinquirent aisement un homme, qui cherchoit de bonne foy la verité. Ils se dispoient à conferer sur l'in-

tercession des Saints , sur les Indulgences & le Purgatoire, lors que M. Constance fut obligé de suivre le Roy à Louvo. Ce voyage n'interrompit point ses conferences avec le Pere Thomas : comme ils le firent dans un mesme vaisseau , ils eurent tout le temps de disputer ; & le Pere eut l'avantage , que le Gouverneur de Macao , qui se trouvoit alors à Siam , & que M. Constance menoit à Louvo , fut temoin de leurs entretiens.

Quelque occupé que fust M. Constance auprès du Roy & du premier Ministre , il ne laissa pas , quand il fut à la Cour , de menager du temps pour traiter de religion avec son Docteur. Ils parlerent du Pape, du Chef de l'Eglise An-

glicane, & de l'origine de cette derniere Puissance, dont le Pere lui fit voir si manifestement l'abus, qu'il en demeurera persuadé.

Il en estoit là, quand il tomba malade ; & il n'avoit pas si bien pris son parti, qu'il n'eust peuteestre encore différé quelque temps à se déclarer, si la crainte de mourir hors de l'Eglise n'eust hasté sa determination. S'estant donc enfin resolu, il fit venir le Pere pendant la nuit, & après lui avoir raconté l'occasion de sa cheute dans l'heresie, il lui exposa la situation presente de son cœur & de son esprit. Comme rien ne pressoit encore, quoique le mal parust assez dangereux, on ne conclut rien ce jour-là : mais le

lendemain , quoiqu'il y eust une diminution fort sensible, le malade declara au Pere qu'il vouloit retourner à l'Eglise, le priant de lui vouloir servir de guide & de directeur dans cette grande action, & l'assurant qu'il trouveroit en lui une docilité parfaite pour tout ce qu'il lui prescriroit.

Le peril estant diminué , le Pere ne se pressa pas de faire faire abjuration à son penitent. Il eut seulement soin de l'entretenir, durant le reste de sa maladie, dans la ferveur de ses bons desseins, & attendit pour faire le reste , qu'il fust entierement gueri..

Le Pere Thomas voulant proceder seurement dans une affaire de cette importance, & rendre son ouvrage soli-

de , engagea M. Constance à une espece de retraite , durant laquelle il lui fit lire & mediter un peu à loisir les Exercices de saint Ignace , expliquez par le Pere Salazar dans un petit livre Espagnol plein d'onction & de bonnes instructions. Il lui enseigna aussi durant tout ce temps-là à faire une confession generale , & lui fit promettre de se marier , & de prendre une femme Catholique , dès qu'il auroit abjuré l'erreur ; jugeant que c'estoit un point capital pour la solide conversion d'un homme , qui estoit dans les desordres ordinaires aux gens de son âge , lors qu'ils ne sont pas penez de la crainte des jugemens de Dieu , que la seule vraye Foy peut donner.

Les choses estant ainsi disposées, M. Constance fit son abjuration le second jour de May de l'année 1682. dans l'Eglise des Jesuites Portugais establis à Siam au quartier de leur nation. Le Gouverneur de Macao y assista avec peu de personnes : car M. Constance ne jugea pas à propos de rendre si tost cette action publique ; & c'est pour cela qu'elle se fit la nuit.

On ne peut dire la consolation qu'il sentit durant la ceremonie , en pensant qu'il estoit enfin retourné au sein de l'Eglise après un si long egarement. La reconnoissance qu'il en conceut fut si vive, qu'il disoit aux assistans en les embrassant, que puisque Dieu lui avoit fait cette grace, qu'il

avoit si peu meritée, il tasche-
roit dorenavant de se rendre
utile à la Religion dans le
Royaume de Siam, & d'y
procurer aux autres le mesme
bonheur qu'il venoit d'y re-
cevoir. Quelques jours après
il fit sa communion, dans la-
quelle sa ferveur ayant encore
pris un nouvel accroissement,
il s'adressa au Pere, & lui dit
ces propres mots : *Je proteste
devant Nostre Seigneur Iesus-
Christ, que je reconnois icy
present, que j'employerai do-
renavant tous mes soins à
reparer ce que j'ay passé de
ma vie dans l'erreur, & à
amplifier l'Eglise Catholique.
Je prie celui qui m'en inspire
le desir de m'en donner la
grace. Il me comble de tant
de benedictions, qu'à peine*

*me reconnois - je moi-mesme
par le changement extraordi-
naire, qui se vient de faire en
moi. Je ne veux plus vivre
que pour son service , que
pour me consacrer tout entier
à sa gloire, & pour faire ser-
vir ce qu'il m'a donné d'auto-
rité dans ce Royaume à l'exé-
cution de ses desseins.*

Quelques jours après cette
action il se maria à une jeune
Japonoise , considerable par
la noblesse de sa famille, &
encore plus par le sang des
Martyrs dont elle avoit l'hon-
neur d'estre issuë, & dont elle
imite si bien les vertus. Aussi
a-t-il toujours vescu depuis
avec cette illustre compagne
dans une concorde & dans
une paix, qui peut servir de
modele à ceux que le Sacre-



ment a unis du plus estroit de tous les liens. Le Roy & tous les grands de la Cour luy en firent leurs conjoüissances , qu'ils accompagnerent de beaux presens ; & les Catholiques en temoignerent d'autant plus de joye, que l'on avoit desja appris son changement de Religion , qu'on ne pût tenir plus long-temps secret. Les Heretiques eurent beaucoup de chagrin , qu'un tel homme leur fust echappé ; mais ils n'oserent le temoigner , & furent obligez par politique de faire paroistre sur leur visage des sentimens qu'ils n'avoient pas dans le cœur.

Le cours des prosperitez de M. Constance fut si prompt , que le Barcalon estant venu à

mourir , le Roy voulut lui en donner la charge , qui est la premiere de l'Estat. Il s'en excusa prudemment , pour ne pas s'attirer dans ce commencement de la fortune la jalousie des Mandarins : mais s'il n'accepta pas la charge , il en fit presque toutes les fonctions. Car tout ce qu'il y avoit d'affaires de consequence passoit par ses mains ; & le Roy s'en reposoit si absolument sur lui , qu'il estoit devenu le canal de toutes les requestes du peuple , & de toutes les graces du Prince.

S'il sceut se servir de sa faveur en habile homme pour establir ses affaires particulieres , il en usa en homme fidele pour la gloire de son Maistre , & pour le bien de

l'Estat, mais encore plus en bon Chrestien pour l'avancement de la Religion. Jusques là il n'avoit pensé qu'à bien conduire le commerce, qui occupe les Rois des Indes beaucoup plus que la politique & les affaires publiques. Il y avoit si bien reüssi, qu'il avoit rendu le Roy de Siam un des plus riches Monarques de l'Asie : mais il crut qu'après l'avoir enrichi, il devoit travailler à rendre son nom celebre, & à faire connoistre aux nations estrangeres les grandes qualitez de ce Prince : & comme sa principale veuë estoit toûjours l'establissement de la Religion Chrestienne à Siam, il resolut d'engager son Maistre à prendre des liaisons d'amitié avec les Rois d'Europe les plus

plus capables de contribuer à ce dessein.

Le nom de nostre grand Roy , la reputation de sa sagesse & de les conquestes , avoient esté portez jusques dans cette extremité du monde. M. Constance , qui en avoit encore de meilleures informations que les autres , crut ne pouvoir rien faire de mieux pour la gloire de son Maistre, que de luy acquerir l'amitié d'un Monarque si fameux : & comme il estoit tres instruit de ce qui se passoit en Europe, il jugea fort sainement , que parmi les Princes Chrestiens , il n'y avoit que celui-là , qui fust d'humeur & en estat de beaucoup entreprendre pour la Religion , sans interest.

Le Roy de Siam , à qui il

C

communica les veuës qu'il avoit là-dessus, les approuva, & entra dans ce dessein, non seulement avec plaisir pour l'intérêt de sa propre gloire, mais encore, ce qui est admirable dans un Roy Payen, avec une espece de zele, que son Ministre lui avoit inspiré pour l'establissement de l'Evangile dans ses Estats. Cela fit croire à quelques uns qu'il n'estoit pas éloigné du Royaume de Dieu : mais l'experience a fait voir en lui la verité de ce terrible mot de saint Paul, que ce Royaume n'est pas donné *ni à celui qui court, ni à celui qui veut, mais à celui à qui Dieu fait misericorde.*

Les avances que fit ce Monarque pour rechercher l'al-

liance du Roy, donnerent lieu à Sa Majesté d'espérer, qu'en l'envoyant asséurer de son amitié, Elle pourroit non seulement le rendre encore plus favorable au Christianisme, mais le porter mesme à se faire Chrestien : & ce fut pour cela qu'Elle lui depescha M. le Chevalier de Chaumont, en qualité d'Ambassadeur, en l'année 1685.

Ce fut en cette occasion, que M. Constance esperant plus que jamais de pouvoir, sous la protection & avec le secours du plus puissant Roy de la Chrestienté, introduire parmi les Siamois la Religion Chrestienne, dont toutes les autres Nations avoient depuis long-temps le libre exercice dans le Royaume de

Siam, fit voir la vivacité de son zele pour une si sainte entreprise. Les paroles qu'il porta à son Maistre, pour seconder celles que l'Ambassadeur de France lui portoit de la part du Roy pour l'engager à se faire instruire, en sont des temoignages d'autant plus incontestables, que dans le fond ce Prince Infidele n'ayant jamais donné aucune marque qu'il eust envie d'embrasser la Religion Chrestienne, c'estoit un pas delicat à son Ministre, que de se joindre ainsi à un Roy etranger pour lui en faire l'ouverture : & M. Constance le voyoit assez. Le discours qu'il lui fit là-dessus, & que l'on peut voir tout entier dans le premier voyage du P. Tachard, mon-

re combien il se menagea peu , & qu'il sçavoit bien oublier qu'il estoit Ministre du Roy de Siam , quand il s'agissoit de montrer qu'il estoit Chrestien. La reponse de ce Prince fit voir qu'il ne pensoit pas à se convertir ; mais elle fut assez modérée, pour ne pas oster l'esperance de sa conversion : & comme d'ailleurs, quelque peu de penchant qu'il eust à embrasser la Foy , il temoignoit un grand desir qu'elle s'establit dans ses États , la jugeant bonne & avantageuse à ses peuples, M. Constance voulant profiter d'une si favorable disposition pour l'accomplissement de ce grand ouvrage , prit pour le faire réussir toutes les mesures, que pouvoit prendre dans

les conjonctures presentes un esprit éclairé & prevoyant.

Il y avoit long-temps qu'il avoit pensé à faire venir à Siam des Jesuites , qui à l'exemple de ceux de la Chine, introduisissent l'Evangile à la Cour par la science des Mathematiques, particulièrement de l'Astronomie : & comme il avoit appris, qu'au Royaume de Maduré, quelques Missionnaires de cette Compagnie ayant eu le courage de se reduire à mener la vie austere des Bramines , qui sont les Prestres du País , avoient fait de grandes conversions , il resolut d'en mettre quelques-uns parmi les Talapoins de Siam , dont la vie paroist fort sainte à ces peuples , & gueres moins austere que cel-

le des Bramines des Indes. Pour executer ces deux desseins , il avoit demandé au General des Jesuites douze Missionnaires de son Ordre : mais ces douze Missionnaires ne venoient point , & il n'en ap- prenoit point de nouvelles.

Heureusement pour lui four- nir une ressource à ce qui lui manquoit de ce costé-là , on avoit eu en France la mesme veuë , pour soutenir les mis- sions de la Chine , auxquelles le Pere Ferdinand Verbiest, President des Mathematiques à Pequin , avoit invité par des lettres touchantes les Jesuites de toutes les nations. Un sage Ministre , qui estoit l'un des hommes du monde qui ju- geoit le mieux de la solidité d'un projet , estoit entré dans

celui-là , & avoit proposé au Roy d'envoyer à la Chine douze Jesuites de ses sujets en qualité de ses Mathématiciens , qui travailleroient à estendre le Christianisme en ce vaste & florissant Empire , en mesme temps qu'ils y feroient , pour la perfection des sciences , des observations utiles à toutes les nations du monde. Cependant comme plusieurs incidens avoient fait alors differer l'exécution de ce dessein , on se contenta de prendre l'occasion de l'Ambassade de M. le Chevalier de Chaumont , pour en faire passer six à Siam , d'où ensuite il leur seroit facile de continuer leur chemin à la Chine. M. Constance ne les eut pas plutost veus , qu'ayant appris

le dessein de leur voyage , il resolut de tourner desormais ses sollicitations vers la France , pour en obtenir ce qu'il ne croyoit plus devoir attendre d'Italie. Pour les rendre plus efficaces , il engagea le Roy son Maistre à les appuyer auprès du Roy : & ce fut particulièrement pour cela, que le P. Tachard , l'un des six qu'avoit emmené M. de Chaumont, & en qui M. Constance avoit pris dès-lors une confiance particuliere, fut prié de retourner en Europe.

Pendant que le zele éclairé de M. Constance lui faisoit prendre ces moyens d'establi-
r la Religion à Siam , sa politique non moins clairvoyante lui en faisoit prendre d'autres pour la gloire & pour la seure-

té du Roy son Maistre. Ce sage Ministre n'ignoroit pas, que le Prince ne pouvoit ainsi favoriser la Religion Chrétienne, qu'il ne s'attirast & à sa famille deux sortes d'ennemis dangereux; les Talapoins avec ceux des Siamois qui auroient du zele pour leurs Pagodes, ou qui voudroient paroistre en avoir; & les Mahometans, qui s'efforçoient de lui faire embrasser l'Alcoran, qu'un Ambassadeur de Perse, actuellement à Siam, lui estoit venu apporter de la part du Sophi. Il voyoit bien outre cela qu'il estoit assez difficile, que le Roy de Siam se servist des François, sans donner de la jalousie à d'autres nations Europeanes, qui environnent cet Estat, & qui pourroient

s'en ressentir , quand elles en trouveroient occasion.

Pour obvier à tout cela , il fit un plan d'une étroite alliance entre le Roy, & le Roy de Siam ; dans lequel , outre l'avantage de la Religion , l'un & l'autre Monarque y trouvoit le sien , le Roy pour la seureté du commerce de ses Sujets , le Roy de Siam pour celle de ses Estats , & plus encore pour la conservation de la Couronne dans sa famille.

Ce fut pour proposer ce plan au Roy , que M. Constance menagea l'Ambassade des trois Mandarins, qui arriverent en France avec M. de Chaumont, en l'année 1686. L'approbation que Sa Majesté donna au projet de ce Ministre, & ce qu'elle fit de son costé pour en moyen-

ner l'exécution , marque combien elle l'estimoit solide. Le principal article du traité estoit, que le Roy envoyeroit au Roy de Siam des Troupes Françoises , non seulement pour apprendre nostre discipline aux siennes , mais pour estre à sa disposition selon le besoin qu'il en auroit pour la seureté de sa personne , ou pour celle de son Estat : moyennant quoi le Roy de Siam donneroit aux François la garde de deux Places , où ils seroient commandez par leurs Chefs sous l'autorité de ce Monarque.

Après que ce traité fut conclu , que les troupes furent assemblées , & les douze Missionnaires choisis , tout estant prest pour le retour des Ambassa

Ambassadeurs du Roy de Siam , on fit le voyage de 1687. que le Pere Tachard a donné au public avec la mesme abondance de remarques curieuses, que le premier.

Dés la route on s'apperceut bien de ce qu'avoit preveu M. Constance , je veux dire, de la jalousie des autres nations contre les François , à l'occasion de la nouvelle alliance. Le chagrin que les Hollandois en avoient conceu contre le Roy de Siam & son Ministre paroissoit par mille faûx bruits , qu'ils affectoient de repandre contre eux.

Ce qu'on apprit , en arrivant au terme , de la desobeissance de deux compagnies Portugaises , qui avoient re-

fusé de faire l'exercice sous le Chevalier de Fourbin , & de la revolte des Mahometans, en furent de nouveaux témoignages , qui firent juger aux gens senez , que M. Constance avoit agi en homme prudent & politique , quand il avoit appelé au service de son Roy des troupes de la Nation , & de la Religion , qu'il avoit préférées aux autres. Le chastiment exemplaire que ce Ministre fit de ces Portugais mutins , montra son autorité ; & la défaite des Mahometans fit également admirer sa valeur & sa bonne conduite. Quoique cet événement ait esté décrit dans les relations de l'année passée, je ne puis me dispenser de lui donner place dans une Histo-

re, dont il fait une partie si considerable. Voicy en peu de mots comme il se passa.

Les Mahometans s'estoient long-temps flatez de faire recevoir l'Alcoran au Roy de Siam, & à ses peuples. Ils perdirent cette esperance, quand ils virent ce Prince si estroitement allié avec les Chrestiens, & craignirent quelque chose de pis. La difference qu'on avoit faite de l'Ambassadeur de France & de celui de Perse dans les honneurs de l'audiance, où ce dernier avoit prétendu estre traité comme le premier, avoit tellement augmenté cette apprehension dans ces Infideles, qu'ils se resolurent de prevenir le malheur qui les menaçoit, par une conjuration contre le Roy.

Les auteurs de ce mauvais dessein furent deux Princes de Champa , & un Prince de Macassar , tous trois refugiez à Siam , où le Roy leur donnoit un azile contre des ennemis puissans , qu'ils avoient dans leur país. Un Capitaine Malaye les seconda par des propheties, qu'il fit courir parmi les zelez de sa Secte , dont il eut le credit d'assembler en peu de temps un assez grand nombre pour executer la conspiration , si elle n'eust esté decouverte. Elle le fut par les Princes de Champa, qui ayant un troisiéme frere au service du Roy , & actuellement à Louvo , où se trouvoit alors la Cour , luy firent tomber en main une lettre d'avis , mais si mal à propos & d'une ma-

niere si bizarre, que ne sçachant ce que c'estoit, & soupçonnant néanmoins quelque chose, il la porta toute cachetée à M. Constance.

L'activité du Ministre le fit bien-tost voir à Siam, apres qu'il eut leu cette lettre, & pris les ordres du Roy son Maistre. Il trouva en arrivant que le Gouverneur, qui avoit aussi esté averti de la conspiration par un des complices, avoit pris de si bonnes precautions, que les conjurez, qui s'estoient desja assemblez, voyant leur trame decouverte, s'estoient retirez chacun chez eux. M. Constance profita de leur consternation pour faire publier une amnistie en faveur de ceux qui avoüeroient leur crime, & en de-

manderoient pardon. Tout le monde le fit, hormis le Prince de Macassar, & ceux de sa nation, qui ayant opiniâtrément refusé d'implorer la clemence du Roy, éprouverent enfin sa justice.

Les Macassars sont les plus braves & les plus determinez soldats de l'Orient. Quand ils sont pressez, ils prennent un certain Opium, qui leur cause une espeece d'yvresse, ou pour mieux dire, de fureur, qui leur oste la veuë du peril, & les fait combattre en desesperez.

M. Constance prit ses mesures pour attaquer prudemment des gens, dont il attendoit tant de resistance; mais il paya de sa personne dans cette occasion, avec toute la

resolution qu'on pouvoit attendre d'un vaillant homme : car il poussa vivement cette troupe de furieux , toujours à la tête des plus hardis , & courant toujours du costé où le peril estoit plus grand ; de sorte que cinq ou six des siens furent tuez près de sa personne. Le Prince Macassar, qu'il cherchoit, l'ayant apperceu, s'avança vers lui, & se mit en posture de le darder : mais le Ministre de son costé s'estant mis en estat de parer le coup, le Prince, qui ne voulut rien perdre, lança son javelot contre un Capitaine Anglois. Le Capitaine l'esquiva : mais le Prince ne fut pas si heureux à éviter un coup de mousquet, qui lui fut tiré par un François, & dont il mou-

rut sur la place. Ce fut la fin de ce combat , où le Ministre remporta une victoire , qui rendit le Roy son maistre plus absolu sur ses peuples , & plus redoutable à ses ennemis que jamais.

Tout Siam retentissoit encore des loüanges , que cette action de vigueur avoit attirées à M. Constance , quand nos Vaisseaux y arriverent. Messieurs de la Loubere & Ceberet , Envoyez extraordinaires du Roy pour l'exécution du Traité , eurent avec la Cour de Siam des contestations sur le ceremonial , qui les broüillèrent d'abord avec M. Constance , & causerent dans la suite entre ces Ministres d'assez grandes aigreurs sur d'autres sujets. L'essentiel

du service n'en souffrit pas : M. Constance allant toujours à son but , qui estoit l'alliance des deux Rois pour l'establissement de la Religion. Ainsi on donna aux Troupes Françoises la garde de Bangkok , & ensuite celle de Merguy , les deux postes du Royaume les plus seurs , & les plus avantageux pour le commerce.

M. Constance estoit prevenu d'une si haute estime , & d'un si tendre respect pour nostre grand Roy ; & le Roy de Siam son Maistre estoit entré de telle maniere dans ses sentimens là dessus , que ce Prince ne trouvant pas les François assez proches de sa personne , resolut de demander au Roy , outre les Trou-

pes desja débarquées , une compagnie de deux cens Gardes du corps : & comme il y avoit encore bien des choses à concerter entre les deux Monarques pour l'establissement de la Religion non seulement à Siam , mais en beaucoup d'autres lieux où M. Constance la vouloit repandre , il fut resolu que le P. Tachard retourneroit en France , accompagné de trois Mandarins , pour presenter à Sa Majesté la lettre de leur Roy , & que de là il iroit à Rome solliciter auprès du Pape des affaires importantes à la tranquillité & à l'augmentation de la Chrestienté des Indes. Le Pere Tachard ayant receu du Roy & de son Ministre les ordres & les instru-

ctions nécessaires , laissa ses confreres entre les mains de M. Constance , & partit de Siam en compagnie des Envoyez extraordinaires du Roy au commencement de l'année 1688. Il arriva heureusement à Brest , au mois de Juillet de la mesme année.

Jamais negociation ne réussit plus à souhait que celle-là. Tout occupé qu'estoit le Roy à repousser les armes de pres-que toute l'Europe , que le parti Protestant venoit de li-guer contre lui , pour lui oster le moyen de maintenir un Roy Catholique sur le Thro-ne d'Angleterre , il ne laissa pas d'ordonner qu'on equip-past des Vaisseaux , pour por-ter au Roy de Siam la com-pagnie de Gardes qu'il de-

mandoit. M. Constance avoit receu mille marques d'estime, de consideration, & d'approbation de la part de Sa Majesté, à qui ce Ministre avoit rendu un compte de sa conduite si exact, si raisonnable, & si sincere, que ce Prince clairvoyant estoit demeuré plus que jamais persuadé & de son habileté & de sa droiture. M. le Marquis de Seignelay avoit marqué par son empressement à contenter le Roy de Siam, par les avantages qu'il avoit procurez à son Ministre, par les bontez qu'il avoit temoignées au P. Tachard en particulier, combien il avoit cette affaire à cœur. Ce mesme Pere n'avoit pas esté moins heureux à Rome, où entr'autres graces qu'il avoit demandées

au

au Pape , il en avoit obtenu une considerable pour l'Eglise du Tonquin, dont M. Constance avoit pris soin de faire passer les Deputez en Europe , pour s'aller jeter eux-mesmes aux pieds du Pontife, & luy presenter leur requeste.

Le Pere Tachard estoit revenu en France plein d'une sensible consolation , qui ne fut pas peu augmentée par le baptême des trois Mandarins, qui avoient accompagné la lettre de leur Roy. Ils avoient esté precedez par cinq autres moins âgez qu'eux, estudiants à Paris au College des Jesuites, & ceux-cy par deux jeunes Princes Macassars, fils de l'auteur de la revolte dont nous venons de parler,

que M. Constance avoit envoyez au Roy apres la defaite de leur pere , & que Sa Majesté & Monseigneur avoient bien voulu tenir sur les fons de Baptisme , avec Madame la Dauphine & Madame.

Ces heureux commencemens faisoient entreprendre avec joye à ce Missionnaire un troisieme voyage aux Indes. Il estoit sur le point de se rembarquer avec de nouvelles Troupes que le Roy envoyoit au Roy de Siam , de nouveaux Missionnaires de nouvelles assurances de l'amitié sincere de Sa Majesté pour ce Prince , & de sa protection pour son Ministre , lors que le bruit d'une revolution arrivée subitement en ce Royaume , qui avoit

DE M. CONSTANCE. 51

couru quelques semaines auparavant , & qui n'avoit pas esté cru , devint constant par la nouvelle qu'on en apporta de Hollande , qui nous apprit que deux vaisseaux François, ignorant l'estat de l'Europe , estoient allez mouiller au Cap de Bonne Esperance, qu'ils y avoient esté pris , & amenez en Zelande avec plusieurs prisonniers , par les lettres & par les relations desquels voicy ce que nous avons sceu.

Un Mandarin nommé Pirtracha , de l'ordre de ceux qu'on appelle Opras , voyant que le Roy de Siam n'avoit qu'une fille , crut que sans grande difficulté il pouvoit surper la couronne sur les deux freres de ce Prince , qui

en estoient tous deux fort haïs. Pittracha estoit un faux devot dans sa Religion , qui après s'estre retiré parmi les Talapoins , s'estoit laissé rappeler à la Cour ; où sous un extérieur moderé il couvroit une grande ambition.

Le pretexte de la Religion & de la liberté publique, qui est de si grand secours aux factieux, ne manqua pas à celui-cy. Il trouva des Talapoins zelez pour leurs Pagodes qui estoient menacées, & des Mandarins à qui l'establissement des François à Siam donnoit de l'ombrage; & comme il est fort populaire, il engagea dans sa revolte autant de petit peuple qu'il pût, & les choses se tournerent de sorte qu'il y trouva grande facilité.

Comme M. Constance estoit un grand obstacle à ses desseins, ce fut la premiere victime qu'il resolut de s'immoler. Ainsi il eut un soin particulier de pratiquer ses ennemis; parmi lesquels s'est fait remarquer Visouta Sunton, si connu en France, pour y avoir esté chef de l'Ambassade de 1686. Bien des gens s'apperceurent à Paris, que ce Mandarin craignoit ce Ministre: & l'on a sceu depuis qu'il le haïssoit d'une haine hereditaire, que le dernier Barcalon son frere avoit inspirée à sa famille. Monpit, favori & fils adoptif du Roy, fut attiré dans cette conspiration par l'esperance qu'on lui donna de lui faire espouser la Princeesse, & de le mettre sur le Trosne.

Pendant que tout cela se tramoit, M. Constance n'ignoroit pas les mauvaises intentions de ses ennemis ; mais il ne les craignoit pas beaucoup, persuadé que les François, nonobstant leur petit nombre, estoient capables de tenir dans le devoir toute la nation Siamoise. Ainsi il marchoit son chemin, & prenoit des mesures pour asseurer le succez de ses entreprises. Car d'un costé il donnoit ses ordres pour faire fournir à M. du Bruant de quoy fortifier Merguy, & de l'autre il procuroit à M. Volant tout ce qui estoit nécessaire pour mettre en deffense Bancok. Il venoit de fonder un College aux Missionnaires François de la Propagande : il avoit fait passer à la Chine

les Jesuites qui y estoient destinez ; & en attendant qu'il en vinst d'autres pour d'autres Royaumes où il en vouloit envoyer , il faisoit bastir les maisons de ceux qui devoient demeurer dans les villes de Siam & de Louvo. Le Roy avoit bien la bonté d'aller quelquesfois visiter l'Eglise & l'Observatoire qu'il leur faisoit preparer , & de presser les ouvriers, dans l'impatience où il estoit de voir l'ouvrage bientôt achevé.

Durant ce temps-là ces Peres s'occupoient à apprivoiser les Talapoins , & à s'apprivoiser à eux , à apprendre la Langue du país , & à se disposer tout de bon aux fonctions Apostoliques , le Roy les favorisant toujours , & les en-

tretenant souvent avec une familiarité que les Rois des Indes n'ont avec personne , sur tout avec les etrangers.

On passa dans ces occupations les mois de Janvier & de Fevrier de l'année 1688. & tout paroissoit calme , lors que le Roy, qui estoit infirme & usé, tomba dans une grande maladie. Ceux qui n'estoient attentifs qu'au mal du Prince ne decouvrirent point qu'il eust causé aucune alteration dans l'Estat : mais M. Constance, qui avoit l'œil à tout, s'apperceut vers le mois de Mars de quelque mouvement parmi les Grands, & apprit bien tost que Pitracha se faisoit chef d'une faction. Le Gouverneur de Siam fut le premier qui l'avertit, que ce Mandarin, abu-

sant des entrées qu'il avoit au Palais, s'estoit servi des Sceaux, ou les avoit contrefaits, pour demander des armes & des poudres, sous pretexte, disoit-il, qu'il falloit pourvoir à la seureté de la personne du Roy. Le Gouverneur de Pipely ayant donné les mesmes avis, M. Constance jugea sagement, que pour couper chemin au mal, il falloit aller à la source, & prenant d'abord son parti, resolut de faire arrester Pitracha, & de lui faire faire son procez.

Pour executer ce dessein, ce Ministre vit bien qu'il avoit besoin du secours des armes Françoises, & fit prier M. des Farges, qui estoit alors à Bancok, de vouloir venir jusqu'à Louvo, où il avoit à lui

communiquer une affaire importante au service des deux Rois. M. des Farges usa d'une diligence qui marquoit un grand zele , & alla le trouver sans delai.

Quand il fut arrivé , M. Constance lui envoya deux personnes de confiance , qui lui apprirent les secretes menées de Pittracha contre le Roy , la maison Royale , la Religion Chrestienne & les François , & lui representèrent l'importance de prevenir les conjurez , de dissiper de bonne heure leur faction , de les estonner d'abord par un coup hardi , qui leur ostant leur chef , troubleroit leurs conseils , & deconcerteroit leurs assemblées. M. des Farges receut cette proposition

avec applaudissement , & témoigna même de la joye , d'avoir trouvé cette occasion de signaler son zele par une action si glorieuse. Apres un preliminaire si heureux , ils n'eurent pas de peine à convenir M. Constance & lui de tout ce qu'il y avoit à faire pour l'exécution de leur dessein. Ils eurent une longue conference , dans laquelle M. des Farges s'engagea de venir à Louvo avec une partie de sa garnison , & de seconder de tout son pouvoir la resolution du Ministre.

Ces mesures estant prises , il s'achemina à Bancok , où il ne fut pas plûtost arrivé , qu'ayant choisi quatre-vingt de ses soldats les plus resolués , & quelques uns de ses meil-

leurs Officiers , il se mit en chemin pour la Cour. Mais malheureusement pour M. Constance , le General passant à Siam , trouva des gens qui le detournerent de poursuivre son entreprise, l'assurant que le Roy estoit mort , que le Ministre estoit perdu , & que Pitracha estoit le maistre. Sur ces representations , M. des Farges retourna dans sa Place , & fut tellement persuadé qu'il y devoit demeurer , que tout ce qu'on lui pût dire depuis , pour l'engager à renouïer l'affaire , fut inutile , & sans effet. Il en envoya faire excuse à M. Constance , le priant de considerer que parmi les bruits qui couroient de la mort du Roy de Siam , il ne pouvoit prudem

prudemment tirer ses Troupes de sa Place pour les occuper ailleurs. Il lui fit offrir en mesme temps une retraite pour lui & pour sa famille parmi les François de Bancok.

Dans l'extremité où se trouvoit ce Ministre , qui voyoit la nuë presté à crever , c'estoit l'unique parti qu'il avoit à prendre , s'il n'eust regardé que lui-mesme. Mais outre le bien de la Religion , qu'il crut devoir preferer au sien propre , cette grande ame trouva de l'ingratitude à abandonner le Roy son Maistre à la discretion de ses ennemis , dans un estat où il ne pouvoit plus s'en deffendre , & regarda comme une tache à sa gloire & à sa reputation, de faire dire

dans le monde , qu'il avoit fait donner des Places aux François , moins par un vray zele pour la Religion , que par une prevoyance de bon politique , pour s'y preparer une retraite contre la fortune & les evenemens. Ces considerations l'empescherent d'accepter l'offre de M. des Farges , & le determinerent à perir plutost qu'à s'esloigner de la Cour.

Afin neanmoins de ne rien omettre de tout ce qu'il crut devoir contribuer à dissiper ou à adoucir l'orage , il s'avisâ de proposer au Roy de se designer un successeur. Cette proposition est toujours difficile & delicate à faire à un Roy , mais elle l'estoit beaucoup davantage à faire au Roy

de Siam qu'à un autre. Il ne pouvoit choisir pour successeur qu'un de ses freres, & il en estoit mecontent, & les tenoit captifs dans ses Palais, sans consideration & sans credit. Cette averfion mesme s'estoit encore augmentée depuis la maladie du Monarque, par les defiances que Pittracha avoit pris soin de lui donner de ces Princes, pour avoir occasion d'assembler des Troupes, & de faire des provisions, sous pretexte de le deffendre contre leurs mauvais desseins. De plus en faisant cette proposition au Roy, il lui falloit decouvrir la raison qui obligeoit à la lui faire, & c'estoit à quoi le Ministre ne trouvoit pas de seureté. Car il y avoit bien de la difference entre le

Roy de Siam malade & lui-même en santé. Il n'estoit plus assez maistre de ses Troupes pour detruire les conjurez, ni de lui-même pour dissimuler la conjuration. M. Constance le voyoit bien ; & la connoissance qu'il en avoit lui fit craindre, qu'en decouvrant le mal , au lieu d'en detourner les effets , il ne fist que les avancer.

Quand il faut persuader fortement ce qu'on n'ose dire qu'à demi, on a besoin d'une eloquence bien insinuante & bien deliée. Telle fut celle de M. Constance dans l'occasion dont nous parlons ; encore n'eut-elle pas tout son effet. *On ne peut, Sire, dit-il au Roy, cacher à vostre Majesté, que la longueur de sa maladie*

commence à faire des factieux. Il se forme des caballes dans vostre Cour, capables d'y causer de grands troubles. Tandis que vous avez esté en santé, vos veuës, ausquelles rien n'eschappe, ont tout decouvert & tout penetré; & vostre puissance, sous laquelle tous vos ennemis ont plié, a dissipé ce que vous n'avez pu prevenir. Vn Roy ne fait pas dans son lit ce qu'il fait sur son Trosne, ou à la teste de ses Troupes. Naturellement les courtisans, attentifs à leurs interests, pensent qu'un Roy malade peut mourir, & dans cette veuë chacun s'attache à celui des pretendans à la Couronne, dont il espere le plus de faveur. C'est ce qui arrive maintenant, Sire, parmi

les Grands de vostre Cour. Je m'en apperçois , & je trouve le mal assez pressant , pour haster le remede. Je n'en vois qu'un , & je suis seur , que quand vostre Majesté y aura pensé , elle en jugera comme moi. Vos Courtisans se divisent ; determinez-les à s'attacher tous à un seul , que vous vous attacherez à vous-mesme , en le nommant pour vostre successeur. Comme il est de vostre gloire que la Couronne ne sorte pas de vostre famille , vous ne sçauriez choisir que l'un de vos deux freres : le choix ne vous en est pas aisé , mais enfin il est necessaire ; & vous ne sçauriez faire autrement , sans sacrifier à des ressentimens inutiles vos plus solides interests ;

Quelque fort que fust ce discours, & avec quelque insinuation que l'eust prononcé M. Constance, il ne put obtenir du Roy que la moitié de ce qu'il pretendoit. Quoiqu'il pust dire de plus fort pour l'engager à faire un choix, jamais il n'en put venir à bout. Tout ce que ce Prince pût gagner sur soy, pour marquer quelque deference aux sages conseils de son Ministre, fut de declarer sa fille Reine, & son heritiere après lui, lui laissant la liberté de choisir pour mari celui de ses oncles, qu'elle jugeroit le plus digne d'elle & de la Couronne. M. Constance eut beau lui représenter que cela ne suffisoit pas; le Roy ne voulut rien faire de plus pour

des freres qu'il haïssoit ; & il fallut en demeurer là.

Les demi-remedes augmentent souvent les maux , & jamais ils ne les guerissent. Celui que le Roy de Siam avoit pretendu suffisant pour fixer les humeurs inquietes , qui commençoient à agiter le corps de l'Estat , n'avoit garde d'avoir d'effet ; puisque bien loin de réunir les Grands à la suite d'un seul Prince destiné à porter la Couronne , il les éloignoit de tous les deux , leur faisant craindre de se prendre , & de mal deviner celui qui la porteroit. Ainsi les factions continuoient toujours ; & les chefs n'attendoient que le temps de se pouvoir déclarer sans peril.

Comme les conjurez nean-

moins gardoient des mesures avec M. Constance, & paroïssient avoir encore de grands menagemens pour lui, il ne croyoit pas que les choses fussent en estat d'eclater si tost; & peut-estre en effet, eussent-elles encore traîné quelque temps si un accident impreveu n'eust trompé toutes ses conjectures. Pittracha & Monpit avoient tous deux chacun leurs Troupes & leurs affidez: jusques-là ils avoient esté dans une intelligence parfaite: mais un poste qu'ils voulurent tous deux faire occuper par quelques-uns de leurs gens, les aigrit de telle sorte l'un contre l'autre, qu'ils en vinrent à une rupture ouverte. Pittracha maltraita Monpit; & comme il estoit

le plus fort , Monpit crut qu'il n'y avoit point de meilleur moyen de se vanger de lui, que d'aller declarer la conjuration au Roy , esperant que son repentir & la revelation de ses complices lui en meritoient le pardon.

Il l'obtint en effet ; & le premier mouvement de la colere du Roy fut contre M. Constance , qui lui avoit caché le detail de la chose du monde qu'il devoit le plus sçavoir. Il le fit appeller , & lui en fit des reproches. M. Constance lui repondit , que dans l'estat où il estoit il avoit jugé à propos de lui epargner ce chagrin ; qu'il avoit cru inutile de lui apprendre une chose , à laquelle il n'auroit pu apporter d'au-

tres remedes , que ceux qu'il avoit lui-mesme tentez en vain. Là-dessus il luy raconta ce qui s'estoit passé entre lui & le General des Troupes Françoises , & lui dit les raisons que cet Officier lui avoit apportées , pour se deffendre de les amener à Louvo.

Le Roy fut surpris à ce discours , & commençoit desja à se plaindre : mais M. Constance l'interrompant , *Il n'est pas temps, Sire, lui dit-il, de se plaindre, ni mesme de parler ; il faut au contraire agir, & se taire. Voici vos ennemis divisez : profitez de leur division , & faites arrester Putracha la premiere fois qu'il paroistra dans la chambre de Vostre Majesté. Ce coup hardi intimidera les factieux , &*

dissipera peut-être la faction. Aux maux pressans il faut des remedes decisifs. Mais que vostre Majesté se souviennne, que pour une grande entreprise il faut un grand secret ; & qu'elle se fasse la violence de cacher ses ressentimens, jusqu'à ce qu'elle les puisse faire eclater sans peril, & d'une maniere digne d'Elle.

Le Monarque ecouta M. Constance avec une grande attention, & approuva fort son dessein. Il lui promit en mesme temps l'exécution & le secret : mais n'ayant pas eu la force de garder le secret, il n'eut pas le temps d'en venir à l'exécution. La raison à la verité reprima sa colere pour quelques momens; mais la raison affoiblie par le mal
ne

ne tint pas long-temps contre l'humeur : il s'y laissa aller ; il se plaignit , & mesla trop souvent à ses plaintes le nom de Pitracha & de ses amis.

Quoique ce fust la nuit , Pitracha ne laissa pas d'en estre averti ; & jugeant bien qu'il n'y avoit plus de temps à perdre , il usa de tant de diligence pour assembler ceux de son parti , que dès le lendemain matin , qui estoit le dix - huitieme de May , il se rendit maistre sans resistance & du Palais & de la personne du Roy.

Ce fut là que M. Constance fit paroistre son zele sincere , & sa tendresse pour son Maître. On l'avoit averti de ce qui se passoit , & on lui avoit conseillé de se tenir chez lui,

jusqu'à ce que les conjurez eussent jetté leur premier feu. Il rejetta ce conseil , comme indigne de son courage, & injurieux à sa fidélité.

Il avoit alors auprès de lui quelques François , deux Portugais , & seize Gardes Anglois, qu'il entretenoit. Ayant ramassé cette petite troupe , il entra dans sa Chapelle avec son Confesseur pour se disposer à mourir ; d'où passant dans la chambre de sa femme, *Adieu, Madame*, lui dit-il, en lui tendant la main, *le Roy est prisonnier ; je vais mourir à ses pieds*. Il sortit en disant ces mots , & courant tout droit au Palais , il se flatoit qu'avec le petit nombre d'Europeans qui le suivoient , il se feroit jour au travers des In-

diens qui voudroient l'arrestar , & penetreroit jusqu'au Roy. Il en seroit venu à bout, si ceux qui le suivoient eussent esté aussi determinez que lui. Mais à peine estoit-il entré dans une des premieres cours du Palais , qu'il fut environné tout à coup d'une foule de soldats Siamois. Il se mettoit en devoir de s'en demesler , lors qu'il s'apperceut, que hormis les François, tous ceux de sa suite l'avoient desja lâchement abandonné. La partie estoit trop inegale , pour pouvoir tenir bien longtemps. Il fallut se rendre à la force , & ceder à la multitude. On le fit prisonnier lui & les François qui lui avoient tenu compagnie , & on les chargea tous de fers.

Pitracha s'estant asseuré du Monarque & de son Ministre , se declara Regent du Royaume sous l'autorité du Roy captif , auquel il voulut conserver cette ombre de la Royauté , pour rendre son usurpation moins odieuse. Toute la Cour l'eut bien-tost reconnu ; & les Mandarins qu'on a veus en France en qualité d'Ambassadeurs , furent des plus prompts à lui rendre leurs hommages. Il ne prit que le nom de Grand Mandarin ; mais il commença à agir en Roy. Peu de gens dans le Royaume lui resistèrent. Cependant le Gouverneur de la Capitale ne se rendit qu'à l'extremité. Ils eurent une grande contestation touchant un des freres du Roy,

qui estoit demeuré à Siam , & qu'on gardoit dans le Palais. Pittracha, qui suivoit sa pointe, & qui alloit toujours à son but, crut qu'il estoit de sa politique d'avoir ce Prince en sa puissance , & plus encore de ne le pas laisser entre les mains d'un homme , qui paroïssoit disposé à s'en servir contre lui. Dans cette veuë, il resolut de le faire transferer à Louvo , & il employa pour cela le nom & l'autorité du Roy. Les ordres qu'il envoya ne trouverent pas dans le Gouverneur de Siam la docilité qu'il desiroit: cet Officier , qui sçavoit bien que le Roy ne faisoit plus rien que ce qu'on le forçoit à faire , estant resolu de n'y point deferer. Pittracha sentit vive-

ment cette resistance du Gouverneur , mais il la dissimula en habile homme ; & n'estant pas encore en estat d'agir par tout à force ouverte , il mit heureusement l'artifice en œuvre. Comme on n'avoit point encore eu le temps de demesler ceux des Mandarins qui estoient sincerement ses amis , d'avec ceux que la politique & la necessité luy attachoient , il en apostâ quelques-uns , qui feignant d'estre mecontents de sa conduite , & du changement qu'il venoit de faire dans le gouvernement de l'Estat , sous pretexte de faire leur cour au frere de leur Roy , & de lui offrir leur service pour conserver la Couronne dans la Maison Royale , alloient

au Palais de Siam corrompre les Gardes de ce Prince. Ils y reüssirent si bien , que ces Gardes infideles, trompant la vigilance du Gouverneur, enleverent eux - mesmes leur maistre , & l'ayant conduit hors du Palais par des chemins & des portes ecartées , le livrerent à une troupe de soldats , qui le transporterent à Louvo.

Cette expedition, qui rendit Pitracha maistre de toute la famille Royale , fit perdre cœur au peu de gens qui y estoient encore attachez. Le Gouverneur de Siam mesme crut devoir ceder au torrent, & se soumettre à une Puissance , à laquelle il ne pouvoit resister. Tout plia sous l'autorité d'un usurpateur puis-

sant & heureux ; & la plûpart mesme baissèrent la teste avec plaisir sous ce nouveau joug : les Talapoins regardant Pitracha comme le restaurateur de leur Religion , les Mandarins comme un homme fidele à la patrie , qui la delivroit des etrangers , & le peuple comme l'auteur d'une nouveauté , qui lui plaist toujours.

Il n'y avoit plus que les François , qui paroissoient à Pitracha pouvoir faire obstacle à sa grandeur , tandis qu'ils conserveroient au legitime Roy les deux plus considerables Places de l'Estat. Pour s'oster cette epine du pied , avant que de tenter la force , il voulut encore employer la ruse. Il manda aux Evêques du Seminaire des Missions

etrangeres de Siam de le venir trouver à Louvo , les asseurant que le changement des affaires ne regardoit point les Chrestiens , & encore moins les François. M. l'Abbé de Lyonne , nommé Evesque de Rosalie, y alla seul ; M. l'Evesque de Metellópolis s'en estant excusé sur quelque indisposition.

Quand le Prelat fut arrivé à Louvo , le grand Mandarin lui signifia , qu'il le vouloit envoyer à Bancok , pour amener à la Cour M. des Farges , avec qui il vouloit , disoit-il , conferer de la part du Roy , d'une affaire de grande importance ; ajoutant que ce General ne pouvoit se dispenser de ce voyage , sans donner atteinte à l'union , qui estoit en-

tre les deux Couronnes , & faire naistre de fascheux ombrages.

M. de Rosalie s'estant chargé de cette commission, trouva dans M. des Farges une docilité que les amis de M. Constance n'y avoient pas trouvée , & l'engagea à venir à la Cour.

Les asseurances que Pittracha avoit données à ce Prelat de ses bonnes intentions pour les François ne lui permirent pas de douter que le voyage ne deust estre heureux : mais ceux de la Nation qui estoient à Louvo avoient un grand prejuge qu'il ne le seroit pas , par la maniere dont on avoit traité quelques uns de leurs Officiers , qui durant le premier tumulte que la revolution

avoit excité , avoient tenté de se retirer à l'insceu de l'Usurpateur. Ces Officiers au nombre de six , dont le Chevalier des Farges estoit un , ne trouvant plus de seureté à la Cour, prirent resolution d'en sortir, & de se retirer à Bancok. Ils monterent à cheval , & s'armerent , & feignant de s'aller promener , s'echaperent aisement d'un Garde, que Pittracha leur avoit donné pour les accompagner par tout. Il est vray que pour un , dont ils s'estoient defait , ils en trouverent depuis Louvo jusqu'à la riviere plusieurs troupes d'espace en espace , mais qu'ils n'eurent pas de peine à forcer. Quand ils furent sur le bord du Fleuve , y ayant trouvé un Balon plein de Talapoins , ils

en chasserent les Talapoins, & se saisirent du Balon. Mais comme ils n'attachèrent pas leurs rameurs, ils furent tout étonnez, qu'à la faveur de la nuit ils les virent tous dispa- roistre, & se sauver à la nage chacun de son costé. Con- traints de conduire leur Balon eux-mesmes, ils s'en trouve- rent en peu de temps si em- barrassez & si fatiguez, qu'ils resolurent de descendre à ter- re, & de continuer leur voya- ge à pied. La chose n'estoit pas sans difficulté : le peuple averti par les Talapoins aus- quels on avoit osté le Balon, & par les rameurs fugitifs, s'at- troupoit de toutes parts sur le rivage, & les suivoit avec de grands cris. Ils sauterent sur le bord nonobstant cela, &

& gagnèrent les plaines de Siam , où pour comble de malheur ils s'égarèrent. La populace les suivoit toujours ; & quoiqu'elle n'osât les approcher , elle ne les perdoit point de veüe , & ne laissoit pas de les inquieter. Ils s'en feroient néanmoins demeslez , si la faim ne les eust contrainsts d'y avoir recours pour avoir des vivres. Ils demanderent à leur parler ; & leur ayant esté repondu , qu'on ne leur parleroit point tandis qu'ils seroient armez , ils furent obligez de quitter leurs armes. Alors cette lasche canaille , au lieu de leur fournir des vivres , se jetta sur eux , les depouilla , les mena garottez à Siam , d'où ils furent renvoyez à Louvo avec mille

traitemens indignes. Une troupe de trois cens Mahometans, que Pitracha , averti de leur fuite, avoit envoyez après eux, & qu'ils rencontrèrent au retour , les traita si brutalement, qu'un nommé Brecy mourut sous les coups. Les autres furent mis en prison à leur arrivée à Louvo.

De cette persecution particuliere contre ces François fugitifs , insensiblement les Infideles passerent à une plus generale contre tous les Chrestiens de Siam , sur tout lors qu'on leur eut appris que M. des Farges estoit en chemin pour venir trouver Pitracha. Car depuis ce temps-là ce Tyrان s'abandonnant aux defiances que donne le crime & l'ambition, crut qu'il pouvoit

ne plus garder ni menagement ni mesures avec ceux qu'il haïssoit , ou dont il croyoit estre haï. Il avoit fait massacrer Monpit , deux jours après qu'il se fut rendu maistre du Palais , l'ayant fait epier lors qu'il sortoit en cachette de la chambre du Roy , où il estoit allé chercher un azile , pour lequel Pitracha vouloit paroistre avoir encore quelque respect. Sa haine contre les Chrestiens avoit esté quelque temps suspenduë par un reste de consideration qu'il avoit encore pour les François: mais il n'eut pas plustost appris la deference de leur General aux ordres qu'il lui avoit envoyez, que commençant à ne plus rien craindre , il commença à n'epargner personne.

Je laisse à des Relations plus amples à decrire plus en detail les tourmens que l'on fit souffrir à tant de courageux Chrestiens de toutes Nations , de tout sexe , de tout âge, de toutes conditions : je ne parlerai que de ceux dont on exerça la vertu de M^r. & de Madame Constance, qui font le sujet de ce Livre, & qui sont dignes d'estre proposez aux plus fervens & aux plus zelez , comme des modèles accomplis d'une fermeté vraiment Chrestienne dans l'adversité & dans les supplices.

Comme la prison de M. Constance estoit dans l'enceinte du Palais, on ne sçait pas tout le detail de ce qu'on lui fit endurer. Les uns disent,

que pour lui faire avoüer les crimes dont on l'accusoit, on lui avoit bruslé la plante des pieds : d'autres, qu'on lui avoit serré les temples avec un cercle de fer : quelques-uns affleurent, qu'on lui avoit laissé la teste de Monpit pendüe au cou, pour marquer qu'il estoit complice de sa trahison & de ses crimes. Ce qui est seur, c'est qu'il fut gardé dans une prison faite de pieux, chargé de trois pesantes chaines, ayant manqué de toutes les choses les plus necessaires à la vie, jusqu'à ce que Madame Constance ayant decouvert où il estoit, eust obtenu de les lui fournir.

Elle ne le pût faire longtemps : car elle en manqua bien-tost elle-mesme. L'Usur-

puteur avoit d'abord paru respecter sa vertu : elle en avoit mesme obtenu des graces : il lui avoit fait rendre son fils , que des soldats lui avoient caché, & s'estoit justifié auprès d'elle assez honnestement de ce rapt. Ces egards ne furent pas de durée. Si la vertu de Madame Constance avoit adouci pour quelques momens la ferocité Siamoise ; ses richesses , qu'on croyoit immenses , l'irriterent de telle sorte , que rien ne pût plus l'appaiser.

Dés le trentieme de May, on lui vint demander les Sceaux des Charges de son mari : le lendemain on lui enleva ses armes , ses papiers, ses habits : un autre jour on mit le scellé à ses coffres , & on

en prit toutes les clefs : on mit un Corps de Garde devant son logis, & une sentinelle à la porte de sa chambre, comme pour la garder à veuë. Rien ne l'avoit altérée jusques là : mais cette dernière insulte la consterna tellement, qu'elle ne pût s'empescher de s'en plaindre. *Hé quoi, s'ecria-t'elle en pleurant, qu'ai-je donc fait, pour estre traitée comme une criminelle ?* Aussi fut-ce la seule plainte que l'adversité tira de la bouche de cette courageuse Chrestienne pendant tout le cours de ses malheurs. Encore repara-t-elle bientôt cette foiblesse, pardonnable à une femme de vingt-deux ans, & qui avoit jusques-là ignoré ce que c'estoit que la

mauvaise fortune . Car deux Jesuites , qui se trouverent auprès d'elle en cette occasion, lui ayant représenté doucement , que les Chrestiens , qui ont leurs trefors au Ciel, & qui le regardent comme leur patrie , ne doivent pas s'affliger comme les Payens de la perte de leurs biens & de leur liberté ; *Il est vray*, leur répondit-elle en reprenant sa tranquillité, *j'ay tort, mes Peres : Dieu nous a tout donné, il nous oste tout, son nom soit beni. Je ne lui demande plus rien dans la vie, que la delivrance de mon mari. Affermissez-moy dans ce sentiment; & comme vous estes les seuls de nos amis que nostre disgrace n'a point éloigné de nous, ne m'abandonnez pas,*

je vous prie , dans un temps où je prevois bien que l'avarice de nos ennemis va desoler nostre maison.

Les pressentimens de Madame Constance ne se trouverent que trop vrais. A peine deux jours s'estoient écoulés depuis qu'on avoit mis le scellé , qu'un Mandarin, suivi de cent hommes, le vint lever de la part du nouveau Maistre , & fit enlever tout ce qu'il trouva d'argent, de meubles, & de bijoux , dans tous les appartemens de ce riche Palais. Madame Constance eut la fermeté de le conduire par tout elle-mesme , & de lui mettre entre les mains tout ce qu'il eut envie d'emporter. Après quoi regardant les Peres , qui lui tenoient toujours

compagnie , *Enfin* , leur dit-elle d'un air tranquille , *il ne nous reste plus que Dieu ; mais personne ne nous l'ostera.*

Le Mandarin s'estant retiré avec sa proye & ses depouilles , on croyoit qu'elle en estoit quitte , & qu'on ne demanderoit plus rien à qui on avoit tout osté. Les deux Jesuites l'avoient laissée pour retourner à leur logis , personne ne s'imaginant qu'il y eust rien de nouveau à craindre pour une personne , à qui on avoit pris tout son bien , & qui n'ayant point fait de crime , sembloit à couvert de tout autre mal. On vit sur le soir qu'on s'estoit trompé. Vers les six heures , le mesme Mandarin , accompagné de ses satellites , vint lui demander ses

tresors cachez. *Je n'ai rien de caché*, lui repondit-elle : *si vous en doutez , vous pouvez chercher ; vous estes le maistre , & tout est ouvert.* Une reponse si raisonnable sembla avoir irrité ce Barbare : *Je ne chercherai point* , lui repliqua - t'il ; *mais sans sortir du lieu où je suis , je te ferai apporter ce que je te demande , ou je te ferai mourir sous les coups.* En disant ces mots , ce brutal fit signe à deux bourreaux , qui s'avancerent avec des cordes pour la lier , & de grosses cannes pour la battre. Cet appareil etonna d'abord cette pauvre femme , abandonnée à la fureur de cette beste feroce. Elle fit un grand cri , & se prosternant à ses pieds , elle lui dit d'un air capable d'amol-

lir le cœur le plus dur : *Ayez pitié de moi.* Mais ce cruel homme lui repondant avec sa ferocité ordinaire, qu'il n'en auroit aucune pitié, la fit prendre & attacher à la porte mesme de sa chambre, où il commença à la faire frapper sur les bras, sur les mains, & sur les doigts, d'une maniere impitoyable. A ce spectacle, son Ayeule, ses parentes, ses femmes, son Fils, pousserent des cris, dont tout autre que ce Barbare eust esté touché. Cette famille desolée se jeta toute ensemble à ses genoux, & battant la terre du front, lui demanda misericorde : mais ce fut inutilement. Il continua à la faire tourmenter depuis sept heures jusqu'à neuf ; & n'en ayant pû rien tirer,

tirer , il la fit enlever elle & sa famille , à la reserve de son Ayeule , qu'un grand âge & une grande maladie ne permirent pas de transporter.

On fut quelque temps sans sçavoir ce que Madame Constance estoit devenuë : mais on le decouvrit enfin. Quoiqu'on eust mis aussi des Gardes à la maison des Peres Jesuites, & qu'on fust fort animé contre eux , neanmoins par une providence toute particuliere d'enhaut pour la consolation des Chrestiens , on leur laissoit assez de liberté. Ils avoient divisé la ville entre eux ; & chacun visitoit tous les jours le quartier qui lui estoit echeu, consolant les uns, soulageant les autres , & leur distribuant autant d'aumosnes

que leur pauvreté le permettoit. Ce fut en visitant son quartier, qu'un d'entre eux fut assez heureux pour decouvrir Madame Constance.

Ce Pere passoit devant les ecuries du Palais, lors qu'une Tante de cette Dame, qu'on y avoit renfermée avec elle, pria les Gardes de permettre qu'elle parlât à ce Religieux pour lui demander quelque argent, promettant qu'ils y auroient part. On apprit par là l'estat humiliant où estoit cette illustre affligée, enfermée dans une ecurie, où à demi morte des tourmens qu'on lui avoit fait endurer, elle estoit couchée sur un morceau de natte, ayant son fils à ses costez.

Le Pere Superieur des Je-

suivies n'en fut pas plustost informé, qu'il l'alla visiter, & lui faire offre de tout ce qui dependoit de lui pour sa consolation, & pour son soulagement. Il n'eut permission de la voir qu'un moment ; pendant lequel il admira la force & la vivacité de sa foy. Car elle l'assura qu'elle estoit contente, qu'elle regardoit les biens qu'on lui avoit ostez, comme un poids dont on l'avoit dechargée, & qu'elle auroit esté plus tranquille dans l'ecurie où elle estoit, qu'elle ne l'avoit jamais esté dans son Palais, si elle eust crû pouvoir, esperer que le malheur de sa famille ne passeroit pas sa personne, & qu'on epar- gneroit son Epoux. Depuis cette entreveuë, le Pere lui

envoya tous les jours de quoi vivre : & ce ne fut que par ce secours qu'elle subsista elle & sa famille, à laquelle elle le distribuait avec si peu d'égard pour soy, qu'elle ne s'en reservoit jamais qu'un peu de ris & de poisson sec ; ayant fait vœu de s'abstenir de viande le reste de ses jours.

On en estoit à ce premier acte d'une tragedie si sanglante, quand M. des Farges arriva. Tout ce qu'il apprit à son arrivée lui fit comprendre que Pitracha avoit trompé les Evêques, & que la Religion & la Nation n'avoient rien à attendre de lui, que de funeste & de violent. L'Audience, qu'il lui donna sur le champ, le confirma dans cette pensée. Cet Usurpateur y parut avec

un appareil affecté, environné d'une multitude extraordinaire de Mandarins, assis sur un carreau de velours, ayant quatre sabres à ses costez : & le General ayant pris sa place, il lui parla avec une fierté, qu'un aussi brave homme ne pût souffrir sans se faire une grande violence. Il lui dit qu'on faisoit à la Cour de grandes plaintes contre les François : qu'on l'avoit mandé pour sçavoir, premièrement, à quel dessein ils estoient venus dans le Royaume ? de plus, par quelle hardiesse ils avoient maltraité à Bancok des sujets du Roy de Siam ? enfin, pourquoy il avoit amené quelque temps auparavant jusqu'à la Capitale un corps considerable de Troupes ; &

si c'estoit par son ordre que les Officiers François , qui estoient à la Cour , avoient voulu s'enfuir ? Le General s'en alloit repondre , & avoit commencé à parler : mais Pittracha l'interrompant , lui dit qu'il n'estoit pas alors question de se justifier : que la premiere chose que le Roy vouloit de lui , estoit qu'il envoyast à Bancok un ordre à celui qui y commandoit pour en retirer la garnison , afin qu'elle vint rendre compte de sa conduite aussi bien que lui ; ajoustant que s'il se justifioit, le Roy le remettroit dans la Place , ou l'envoyeroit faire la guerre aux Laos ses ennemis.

M. des Farges avoit prudemment pris les precautions en sortant de Bancok , pour

éviter qu'il fust rendu aux Siamois en son absence , mesme par ses ordres , si quelque violence eust pû l'obliger d'en donner. Car il avoit fait jurer M. de Vertesalle , qui y estoit Lieutenant de Roy , que quelque ordre semblable qu'on lui apportast , il ne rendroit jamais la Place : & ce fut la réponse qu'il fit à la proposition du Grand Mandarin ; disant qu'en vain il y envoyeroit un ordre , auquel on ne defereroit pas ; qu'il falloit qu'il y allast lui-mesme ; la discipline de France estant , qu'un Gouverneur hors de la Place n'y soit point obeï en pareil cas.

Jusques-là Pittracha avoit conduit ses affaires sans qu'on eust rien à lui reprocher du costé de la prevoyance : mais

la prudence abandonna le crime en cette occasion. Sa fortune l'aveugla tellement , qu'il crut que rien n'y pouvoit plus résister. Ainsi il laissa aller M. des Farges , se tenant d'autant plus sûr de son retour , qu'ayant amené son fils aîné avec lui , on avoit à Louvoles deux enfans , qu'on y retint comme en ostage.

Après l'audience , on le mena dîner ; mais il est aisé de juger qu'il ne fit pas un repas tranquille. Le Roy , qui avoit sceu sa venue , lui fit dire sous main , que ce n'estoit point par son ordre qu'on l'avoit mandé , mais que c'estoit un artifice de leur ennemi commun , & qu'il ne comprenoit pas comment il s'estoit lui même venu livrer entre les

7
DE M. CONSTANCE. 105
mains. D'autres lui ayant témoigné qu'ils estoient surpris aussi de cette demarche, il répondit qu'il avoit esté mal-informé de l'estat des choses. En effet le Superieur des Jesuites lui ayant repliqué que ses lettres le lui devoient avoir appris, il assura qu'il ne les avoit point receuës : & la personne qui s'en estoit chargée avoüa d'assez bonne foy, qu'elle avoit crû les devoir déchirer en chemin, de peur que si elles estoient surprises, elles ne donnassent occasion à quelque incident facheux.

Pour surcroist de chagrin, les trois Mandarins, venus en Ambassade en France, vinrent proposer à ce General, d'ecrire au Gouverneur de Merguy, pour en retirer sa

Garnison , & la conduire à un certain lieu, qui lui estoit marqué par la Cour pour joindre celle de Bancok , & mener toutes ces Troupes ensemble combattre les ennemis du Roy. M. des Farges se deffendit assez long-temps d'ecrire cet ordre , & demanda, que si le Roy n'agreoit pas le service des François , on leur permist d'achepter des vaisseaux pour s'en retourner en leur pais. On eluda cette proposition par des complimens affectez : mais enfin il fallut ecire. Le General apparemment crût le pouvoir faire sans rien risquer : le Gouverneur de Merguy , qui estoit le brave M. du Bruant , estant trop habile homme , pour deferer à un ordre de cette nature, donné

en pareilles circonstances :
aussi n'eut-il aucun effet.

Jusques-là le grand Mandarin n'avoit osé faire mourir M. Constance, que le General des François lui avoit envoyé demander, comme une personne qui estoit sous la protection du Roy son Maître : mais jugeant alors qu'il n'avoit plus rien à craindre, ni de lui, ni de ses amis, il prit la resolution de s'en defaire. Ce fut le cinquieme de Juin, qui estoit la veille de la Pentecoste, qu'il commit cette execution à l'Oya Soyatan son fils, après que sans autre forme de Justice il eut fait lire dans le Palais la sentence de mort, portée par lui mesme contre ce Ministre, qu'il accusoit d'avoir esté d'in-

telligence avec Monpit. Cette sentence prononcée, on le fit monter sur un elephant, & on le mena sous bonne garde dans la forest de Thlée Poulfonne, comme si le Tyran eust choisi l'horreur de cette solitude, pour y ensevelir dans l'oubli cette action injuste & barbare.

Ceux qui le conduisirent remarquerent, que pendant tout le chemin il avoit paru tranquille; qu'il avoit employé ce temps en prieres, prononçant souvent à haute voix les Noms de Jesus & de Marie. Quand il fut arrivé au lieu du supplice, on lui fit mettre pied à terre, & on lui dit qu'il falloit mourir. La veüe de la mort ne l'estonna point : il la vit de prés, comme il l'avoit veüe

veuë de loin, & avec la mesme intrepidité : il demanda seulement à Soyatan encore quelques momens pour achever sa priere ; ce qu'il fit à genoux, d'un air si touchant, que ces Infideles en furent attendris. Sa priere faite, il leva les mains au Ciel, & protestant de son innocence, assëura qu'il mouroit volontiers, avec le temoignage interieur que lui rendoit sa conscience, de n'avoir rien fait dans son ministere, que pour la gloire du vray Dieu, pour le service du Roy, & le bien de l'Estat ; qu'il pardonnoit à ses ennemis, comme il prioit Dieu de lui pardonner. *Au reste, Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers Soyatan, quand je serois aussi coupable que mes*

ennemis le publient, ma femme & mon fils sont innocens; je vous les recommande tous deux : je ne vous demande pour eux ni biens, ni établissemens, mais la vie & la liberté. En achevant ces derniers mots, il leva doucement les yeux au Ciel; & fit signe par son silence, qu'il estoit prest à recevoir le coup. Alors un bourreau s'avança, & d'un revers de sabre l'ayant fendu en deux, le fit tomber sur le visage, mourant, & poussant un profond soupir, qui fut le dernier de sa vie.

Ainsi mourut dans la fleur de ses jours, à l'âge de quarante & un an, cet homme fameux, qu'un genie sublime, une grande habileté dans les affaires, beaucoup de penetration

& de feu , un grand zele pour la Religion , un fort attachement au Roy son Maistre , rendoient digne d'une vie plus longue , & d'une destinée plus heureuse : si toutesfois on ne compte pas pour quelque chose de meilleur qu'une vie longue , & ce que les hommes appellent une destinée heureuse, la gloire d'estre mort pour avoir voulu establir la Foy du vray Dieu parmi une nation Infidele , & affermir la Couronne sur la teste & dans la famille de son Roy. Car tels furent jusqu'à la fin les desseins de M. Constance. La providence n'a pas permis qu'il en ait eu un bon succez; c'est un jugement qu'il faut adorer : mais s'il n'a pas eu l'honneur d'un succez heu-

reux, on ne lui peut refuser le merite d'un projet sage & bien concerté. Une suite d'évenemens impreveus rompit ses mesures, & le fit succomber sous les efforts de ses ennemis, dont il seroit venu à bout, si ses conseils eussent esté suivis.

On ne peut nier qu'il n'ait eu des defauts. Comme il n'est point d'astre qui n'ait ses taches, il est peu de grands hommes qui n'ayent leurs foiblesses. Il estoit colere, & quelquesfois emporté : il aimoit la gloire jusqu'à l'ostentation : mais ces defauts estoient contrebalancez par tant de qualitez eclatantes, & de si solides vertus, qu'on ne peut autrement les regarder, que comme des effets de la

destinée de toutes les choses d'icy bas , de n'estre jamais parfaites de tout point.

Il avoit une magnificence, qui auroit esté excessive dans un particulier , mais qui lui estoit convenable dans le poste qu'il occupoit. Sa table , ses habits , ses meubles , ses maisons , & ses domestiques , faisoient honneur au Maistre qu'il servoit , & estoient presque des biens publics pour ceux qu'il aimoit , ou qui en avoient besoin. Car il estoit tres liberal ; & je trouve dans un memoire , qu'un homme qui l'a fort connu m'a laissé, qu'en trois ans il lui avoit veu depenser plus de cent mille ecus en presens. Il estoit bon ami, & si genereux , que quoi qu'il n'eust pas tiré le secours

qu'il esperoit des François de Bancok , il ne laissa pas de leur envoyer deux cens vaches pour munir la Place, qu'il prevoyoit bien devoir estre assiegée , & de leur donner tous les avis necessaires pour la bien deffendre.

Il avoit l'esprit & le cœur veritablement Chrestien ; frequentant les Sacremens, & s'y preparant toujours avec un extreme recueillement ; prenant plaisir à orner les Eglises, & contribuant de tout ce qu'il pouvoit à la solemnité du service Divin ; entendant presque tous les jours la Messe, & souvent la parole de Dieu ; faisant faire chez lui regulierement la priere le matin & le soir ; nourrissant dans sa maison plus de qua-

tre cens pauvres ; donnant à toutes les communautéz Regulieres , à diverses Missions, & en particulier , une grosse somme tous les ans, au Seminaire de Siam , auquel il avoit fondé un College qu'on avoit nommé de son nom.

Sa ferveur avoit redoublé quelque temps avant sa mort. Il employoit le matin & le soir une heure à prier & à lire. Il ne manquoit jamais à entendre la Messe, & pour y assister, il faisoit quelquesfois une lieüe pendant la plus grande chaleur du jour. Dès qu'il fut arrêté au Palais, comme s'il eust perdu tout d'un coup le souvenir de toutes les choses du monde, il ne demanda que des livres & un Jesuite. Le Jesuite lui fut re-

fusé : mais on lui accorda les livres. Il est à croire que le bon usage qu'il en fit , ne contribua pas peu à lui procurer la sainte & precieuse mort , qui couronna une vie si Chrestienne.

On ne peut dire la douleur de Madame Constance à cette nouvelle. On lui avoit donné une Question , qui lui avoit brisé le corps ; & elle ne se pouvoit soutenir. La mort de son epoux lui fit oublier les playes de son corps , pour ne sentir que celle que faisoit à son cœur cette dure separation. *Quoi il est mort !* s'ecria-t-elle toute transportée , & hors d'elle-mesme , *pourquoi est-il mort , & qu'avoit-il fait pour estre traité en criminel ?* Un Man-

darin , parent de Pitracha , & l'un des plus grands Seigneurs du Royaume , se trouvant par hazard auprès d'elle quand elle prononça ces mots , lui parla à l'oreille , & lui dit que le crime de son mari estoit sa faveur & son esprit. Les Jesuites n'omirent rien pour la consoler , quoiqu'ils eussent bien de la peine à se consoler eux-mesmes : la perte leur estant commune avec elle ; puisque le mesme coup , qui lui avoit osté un bon mari , leur avoit osté le meilleur de leurs amis , & le plus zelé de leurs protecteurs.

Le Roy & ses Freres suivirent le sort du Ministre. Quelques-uns disent que le Roy fut empoisonné ; d'autres , qu'il mourut de sa ma-

ladie , & du chagrin de sa captivité. Quoiqu'il en soit ; le grand Mandarin le voyant près de la mort , ou la lui voulant avancer , crut que celle de ses Freres devoit preceder la sienne , pour se rendre la Couronne plus incontestable. Ainsi il les fit tous deux assommer avec des bastons de Sandal , qui est un bois précieux , après les avoir fait enfermer dans des sacs de velours , selon l'usage de ces peuples, qui croient ce genre de mort honorable, & qui ne l'accordent qu'aux Princes du sang.

Le Roy mourut peu de jours après. Ce fut une grande perte pour le Royaume. C'estoit un Prince de bon esprit, de bon naturel , de

bonnes mœurs. Aucun de ses predecesseurs n'avoit eu de meilleures veuës pour la grandeur de cet Estat ; & au defaut mesme des siennes, il prenoit aisement celles des autres, quand ils les croyoit habiles & affectionnez. Il aimoit la gloire , & n'omettoit rien pour s'acquérir de la reputation , sur tout chez les Princes etrangers , ausquels il envoyoit de frequentes Ambassades , qu'il accompagnoit toujours de presens dignes d'un Roy riche & magnifique. Il estimoit les gens de merite , & les voyoit volontiers dans sa Cour. Il avoit le mesme goust pour les beaux arts ; & s'il ne fust point mort si - tost , il avoit pris toutes les mesures neces-

faïres pour les faire passer de Paris à Siam. Il gardoit avec ses sujets l'incommode gravité des Rois des Indes , les tenant toujours prosterner devant lui , & ne leur parlant gueres que pour leur commander : mais les respects que lui rendoient ses sujets , & la soumission qu'ils avoient pour ses ordres ne l'éblouissoient pas , & ne l'empeschoient pas de sentir le foible de son Estat. L'appuy qu'il chercha dans l'alliance du Roy , fut un effet de cette connoissance. Avec toutes ses richesses il sçavoit bien , qu'un peuple mou & sans discipline estoit un mauvais boulevard à un Royaume , menacé par des ennemis redoutables , s'ils n'estoient retenus par quelque puissance

puissance amie capable de les intimider. Celle de France lui parut telle : & en effet , si sa santé lui eust permis d'attendre encore un voyage des vaisseaux du Roy , il estoit en estat de ne craindre ni les factions de ses courtisans , ni les invasions des etrangers. Il estoit liberal & bien-faisant , allié fidelle , & bon ami. Il avoit conçu pour le Roy une estime & une tendresse , que sa maladie & son malheur ne diminuerent point. Il l'appelloit quelquesfois simplement , & sans y rien ajouter, *le grand Roy*. Son amitié pour le Monarque s'etendoit sur toute la nation. Il sentit tout le mal qu'on fit aux François dans le trouble de la revolution ; & leur fit mesme donner

des avis utiles pour leur
seureté. Il aima M. Constance
jusqu'à la mort ; & pour
avoir esté malheureux , il ne
l'en estima pas moins. Quand
il apprit qu'on l'avoit fait
mourir , il fit temoigner à sa
veuve la part qu'il prenoit à
sa douleur, marquant en effet
par les loüanges qu'il donna
à ce fidelle Ministre , qu'il en
regrettoit beaucoup la perte.
Depuis qu'il eut pris en affe-
ction les Jesuites que le Roy
luy avoit envoyez , il eut pour
eux des bontez & des soins
qui ne finirent qu'avec sa vie.
Trois ou quatre jours avant
qu'il mourust , ayant oüi dire
que ces Peres estoient en dan-
ger de tomber dans la neces-
sité, à cause des aumosnes qu'ils
avoient faites aux Chrestiens

durant la persecution , il fit demander à Pitracha quelque argent pour en disposer ; & l'ayant receu , il l'envoya aux Peres , disant qu'il n'estoit pas juste , que des gens qui lui avoient esté recommandez si particulierement par *le grand Roy* manquassent des choses necessaires. Sa vie au reste estoit reglée , & éloignée de l'oïveté & de la mollesse des Rois des Indes. J'en ay un journal entre les mains , où l'on ne voit que des occupations loüables , & des plaisirs honnestes. Enfin ce Prince meritoit d'estre plus heureux dans les projets qu'il avoit faits , pour affermir l'estat florissant , où il avoit mis les affaires de son Royaume. Peut-estre que son malheur a

esté un effet de la colere d'en haut , & que Dieu a puni par là sa rebellion à la lumière , & son indifferance pour son salut.

Il laissa par sa mort Pitracha maistre de sa Couronne & de ses tresors. Le mariage que cet Usurpateur contracta, si nous en croyons quelques lettres , avec la Princesse Reine unique heritiere du feu Roy , l'affermist encore sur le Trône ; & personne ne se trouvant en estat de le lui disputer , il en demeura possesseur paisible.

Pour ne laisser rien en arriere qui pust troubler sa prosperité , le nouveau Monarque crut qu'il devoit chasser les François du Royaume. La chose ne lui parut pas

difficile , depuis qu'il crut s'estre asseuré qu'ils quitteroient Bancok & Merguy , & viendroient avec leur General recevoir sa loy à Louvo. Le temps lui apprit qu'il s'estoit trompé. Dès que le General fut rentré dans sa Place, il assembla ses Officiers; & ils furent tous d'avis qu'il n'en sortist plus. Le mauvais traitement qu'on avoit fait aux six François qui s'estoient voulu sauver , servit de pre-texte au General , pour s'excuser d'aller à la Cour , & d'y mener sa Garnison ; disant que cet exemple l'avoit fait resoudre à ne point sortir de ses Forts , & à s'y deffendre jusqu'à la mort , si on l'y venoit attaquer.

Il y avoit heureusement

dans Bancok des vivres & des munitions de guerre autant qu'il en falloit pour soutenir un siege. Outre ce que M. Constance y en avoit fait conduire, les Officiers, qui avoient bien prevû que les discordes domestiques des Siamois se tourneroient en guerre contre les etrangers, s'estoient fournis de tout ce qu'ils avoient pû. Pendant le voyage de M. des Farges, ils avoient disposé toutes choses à bien recevoir les ennemis ; & il trouva à son retour leurs batteries toutes dressées.

Aussi fut-ce le mesme jour que cette guerre commença, à l'occasion d'un bastiment Chinois, qui estoit à l'ancre au dessus de la Place, & qui voulut passer devant, sans la

saluër. Les Siamois qui le commandoient , car il estoit à leur service , avoient voulu profiter du trouble où ils croyoient alors les François , pour leur faire cette espee d'insulte. Mais on s'apperceut de leur dessein , & on resolut de s'y opposer. Pour agir dans l'ordre , les sentinelles les avertirent de venir saluër : ils refuserent de le faire : on delibera trop long-temps si on feroit tirer sur eux ; M. des Farges ne voulant pas qu'on pust dire qu'il avoit commencé la guerre. On lui representa que les Siamois l'avoient suffisamment declarée par tout ce qui s'estoit passé à Louvo , & qu'il estoit bon mesme de commencer de bonne heure à faire des re-

presailles sur eux , pour tirer plus aisement de leurs mains ceux qui y estoient demeurez. Sur cette remontrance on tira , mais trop tard pour endommager le Vaisseau , qui suivant le cours de la Riviere, s'estoit desja fort eloigné. Le bruit du canon neanmoins fit tant de peur à ceux qui estoient dedans, qu'ils se jetterent tous à l'eau , & laisserent aller leur bastiment. echoüer sur le rivage à demi-lieuë du Fort.

Ce signal donné pour la guerre, on fit la reveuë de la Garnison , qui se trouva de deux cens cinquante François, & d'environ quarante Siamois, qu'on garda pour les gros ouvrages. Ensuite prevoyant qu'on auroit peine à conser-

ver deux Forts qu'on avoit faits, on en demolit un à l'Occident, pour en conserver un autre à l'opposite. C'estoit un conseil que M. Constance avoit donné diverses fois, dont on vit bien la consequence; mais on la vit un peu trop tard: car on n'eut pas assez de temps pour faire jouer la mine, & retirer tout le canon: on eboula seulement les parapets, on retira vingt-deux pieces d'artillerie appartenantes au Roy de Siam, & on en encloûa douze: mais comme on fit tout cela à la haste, on ne le pût si bien faire, que les Siamois n'en tirassent encore beaucoup davantage. On s'apperceut bientôt qu'ils travailloient à reparer le Fort, & à defen-

cloüer le canon : ainsi l'on fut obligé , pour achever ce qu'on n'avoit fait qu'à demi, de les aller attaquer avant qu'ils s'y fussent logez. Le Capitaine d'Acieu fut commandé pour faire cette expedition , avec la Dorbelaye Lieutenant , du Hardil Enseigne , & vingt-deux soldats. Ces braves gens firent tout ce qu'on pouvoit attendre de leur courage & de leur vigueur : mais s'estant mis dans deux chaloupes , qui n'arriverent pas en mesme temps au Fort , & ayant esté obligez , à cause de la marée , de se jetter , en abordant , dans la vase jusqu'à la ceinture , ils ne peurent forcer le grand nombre d'ennemis qu'ils trouverent à combattre, & furent

obligez de se retirer avec perte de trois ou quatre hommes. D'Acieu y receut un coup de pique à la jambe, & la Dorbelaye y fut blessé au poignet, d'un boulet de fer jetté d'en haut. Ainsi les Siamois conserverent leur Fort, qu'on ne pût attaquer pendant le reste du siége autrement qu'à coups de canon; la Garnison n'estant pas assez nombreuse, pour exposer autant de monde qu'il en eust fallu pour le prendre autrement.

Pendant ces premieres hostilitez, Pitracha obligea les deux enfans de M. des Farges à lui écrire, pour lui signifier de sa part, qu'il les alloit faire mourir, s'il ne se rendoit incessamment à Louvo avec sa Garnison. Le General re-

pondit en brave homme, qu'il estoit sensible au malheur de ses enfans , autant qu'ils pouvoient l'imaginer , & que s'il n'eust fallu que sa vie pour sauver la leur, il l'auroit sacrifiée sans peine ; mais que ne le pouvant faire sans manquer à son devoir , il les exhortoit à suivre son exemple, & à regarder comme un grand honneur de pouvoir souffrir quelque chose pour la cause de Dieu , & le service du Roy : qu'au reste ils devoient s'asseurer que leur mort seroit bien vangée , & qu'on ne repandroit pas impunement leur sang. Cette reponse donna de la crainte ou de l'admiration à Pitracha : loin de l'irriter contre les enfans du General , elle l'adoucit , & le porta

porta à les lui renvoyer tous deux.

Cet expedient ayant manqué , l'Usurpateur envoya chercher M. de Metellopolis, & le chargea d'aller sommer le General de sa parole , le menaçant , que si par le credit que lui donnoit son caractère, il ne l'engageoit à sortir de Bancok , il feroit exposer à la bouche du canon tous les Missionnaires du Royaume. Le Prelat ayant reçu ces ordres, & ne voyant point d'autre parti à prendre , que celui d'obeïr , & de les porter , se met en chemin , & arrive devant la Place le deuxieme de Juin. Comme il y arriva dans le temps , que les François battoient le Fort des ennemis avec le plus de violence , les

Siamois le traitèrent mal , & le voulurent obliger d'abord à se montrer aux siens du costé que le canon faisoit le plus de fracas. Il leur representa que le bruit empescheroit qu'il ne fust entendu , & obtint terme jusqu'au lendemain , qu'ayant trouvé un intervalle favorable pour se faire entendre, il fit cesser les canonnades , & lia une espece de negotiation , où l'on commença à parler de paix.

Comme les Siamois neanmoins voulurent se servir de cette occasion , pour reparer le dommage que le canon avoit fait à leur Fort , quoi qu'ils n'y travaillassent que la nuit , on s'en apperceut , & on tira sur eux. Ils avoient desencloüé leur canon , & ils s'en servirent d'une maniere,

à laquelle on ne s'attendoit pas. Ils tirerent aussi quelques bombes , qui ne firent pourtant pas grand mal. On se lassa de part & d'autre, & on reprit les negotiations : mais ces negotiations furent interrompues par de frequens actes d'hostilité. Le detail en seroit ennuyeux. Je ne puis cependant passer sous silence l'action déterminée d'un de nos François , qui les rendit extrêmement redoutables dans tout le Royaume de Siam.

Un Capitaine, nommé saint Coy , descendoit la Riviere avec une petite barque , dont tout l'equippage , composé d'Indiens , estoit yvre, & dormoit sur le pont. Il n'avoit que deux personnes en estat de combattre, s'il estoit attaqué ;

comme il le fut en effet. Car les Siamois s'estant apperceus du desordre de ses matelots, vinrent sur lui, & après avoir balancé quelque temps, se mirent en devoir de venir à l'abordage. Leur contenance fit peur à un de ceux qui devoit deffendre la barque. Il se deroba, se mit à la nage, & alla parler aux ennemis, qui le prirent, & le mirent aux fers, & qui ensuite profitant de la terreur où ils s'imaginoient que cette aventure avoit jetté saint Coy, monterent en foule dans la barque. Dès que saint Coy s'estoit apperceu de leur dessein, voyant bien qu'il ne resisteroit pas, & ne voulant pas tomber entre les mains des Barbares, il avoit disposé sur

son pont avec son soldat, nommé la Pierre, aussi déterminé que lui, une partie de ses poudres, les grenades, & ses mousquets chargez; & ayant laissé monter dans sa barque un grand nombre de ces Infideles, de la porte de sa chambre il mit le feu aux poudres, qui les firent tous sauter en l'air, ou tuez, ou blesez, ou fort etourdis. Ni lui ni son soldat n'eurent point de mal: mais la barque souffrit beaucoup, & ne pouvant plus estre gouvernée, elle erra quelque temps, & echoïa. Les Siamois croyant alors que toutes les poudres estoient usées, revinrent sans crainte, & monterent en plus grande foule qu'auparavant. Ils croyoient estre en seureté, & pouvoir

pillier à leur aise , lors que saint Coy mettant le feu à des barrils qu'il avoit reservez , fit joier une seconde fougade , qui fit perir plusieurs des ennemis ; mais il y perit lui-mesme , n'ayant pû à temps se jeter à l'eau. Son soldat le fit , & aborda le sabre à la main sur le rivage , où accablé par la multitude de ces Barbares , qui fondirent sur lui , après en avoir tué cinq , il tomba parmi eux percé de coups.

On ne peut dire combien cette action acquit de gloire à nos François. Pitracha dit que c'estoit dommage que de si braves gens s'obstinassent à perir , & l'écrivit mesme à Bancok ; ajoutant qu'après tout , malgré toute leur bra-

vouire , il n'avoit qu'à se tenir en repos , & à empêcher qu'il ne leur vinst des vivres , pour les faire mourir de faim , de fatigues , & de maladies. On lui repondit courageusement , que quand on n'auroit plus de quoi vivre , on iroit chercher la mort parmi les Siamois , mais qu'en la cherchant , on la porteroit à beaucoup d'autres.

Nonobstant ces actions , & ces discours , qui marquent une guerre assez vive & assez animée , on renoüoit toujours les negotiations de paix. Le Mandarin chef de l'Ambassade de France en 1686. que Pitracha avoit fait Barcalon en montant sur le Trosne , estoit venu à Bancok , demeurer dans le Fort des Siamois ,

pour traiter plus commodement, & eviter les trop grandes longueurs. On estoit parvenu jusqu'à convenir, que le Roy de Siam fourniroit des vaisseaux aux François, pour se retirer à Pontichery sur la coste de Coromandel, où la Compagnie des Indes a un Comptoir ; lors que la mauvaise foy des Siamois renouvela la mes-intelligence, & retarda l'exécution du traité. Car au lieu de fournir des vaisseaux aux Troupes Françaises, comme ils l'avoient promis, ils ne leur presenterent que de mauvaises barques, capables de les faire perir. Le General voulut acheter un bastiment Anglois, qui estoit seur ; mais on le voulut vendre si cher,

qu'on perdit l'envie de l'achepter.

Ce fut dans cette conjoncture, qu'arriverent dans la Riviere, sur la fin de Juillet & au commencement d'Aoust, deux Vaisseaux du feu Roy de Siam, commandez par deux Capitaines François, sainte Marie, & Suart. Il n'en falloit pas davantage pour mettre bien-tost à la raison toute la nation Siamoise, si Suart & sainte Marie eussent esté avertis de l'estat des choses : mais comme ils le croyoient toujours tel qu'ils l'avoient laissé en partant, ils furent trompez par les Siamois qui gardoient l'embouchure du Fleuve, & engagez adroitement à desarmer leurs deux Vaisseaux, avec lesquels

ils auroient pû se rendre maîtres de la Mer.

Suart arriva le premier , & trouva la Riviere fermée : mais pour lui oster les ombres qu'il auroit pû prendre de là , les Siamois qui gardoient l'entrée du Fleuve n'eurent pas plustost vû le Vaisseau , qu'ils y allerent ; & comme si les choses eussent toujours esté au mesme estat , ils firent des civilitéz à ce Capitaine , & lui porterent des rafraichissemens. Ils lui dirent que M. Constance l'avoit long-temps attendu à la Tabanque ; mais que des affaires pressantes l'avoient obligé de retourner à la Cour ; qu'il l'y trouveroit , & qu'il en seroit receu d'autant plus agreablement , qu'il arrivoit à propos pour secou-

rir le Roy contre les peuples de Camboye , avec lesquels il y avoit quelque temps qu'il avoit guerre par mer & par terre. Suart ne se defioit de rien , & depuis qu'il estoit parti , ne s'estant appliqué qu'à ce qu'on lui avoit ordonné de faire , qui estoit de donner la chasse à des Corsaires qui infestoient la Mer , il n'avoit rien appris de ce qui s'estoit passé dans le Royaume. Ainsi il fut aisement surpris par ces artificieux Barbares , entre les mains desquels il laissa son Vaisséau , après qu'il fut entré dans la Riviere , & qu'il eut desarmé. Ils lui presenterent un Mirou , dans lequel il se mit lui & son equippage , pour aller à Bancok voir le General. Les Siamois qu'on lui

donna pour conduire son Miroir , tâcherent en arrivant près de la Place , de le conduire au Fort dont ils estoient maistres : mais les François s'estant apperceus de quelque changement dans ce Fort , & entrant par là en quelque défiance, les obligerent à les mener à l'autre ; ce que les Siamois furent contraints de faire , parce qu'ils n'estoient pas les plus forts. Si Suart fut surpris d'apprendre le changement des affaires du Royaume , les Officiers de la Garnison furent bien fâchez qu'il ne l'eust pas appris plutôt , & qu'il eust rendu son Vaisseau. Leur chagrin augmenta quelques jours après , que Sainte Marie estant arrivé , & estant entré dans la Riviere, malgré de

de fort sages precautions qu'il avoit prises pour ne pas tomber dans un pareil inconvenient, y tomba néanmoins par un mal-entendu , qui rendit sa prudence inutile.

Cette aventure diffiera encore la conclusion de l'accommodement ; les Siamois esperant toujours, que la nécessité & le manquement de vivres obligeroient enfin les François à prendre les barques qu'ils leur offroient. On demanda à acheter les deux Vaisseaux qu'on venoit de rendre. La chose fut mise en negotiation : mais les Siamois ne concluant rien , on se trouvoit en de grandes extremitez , lors que l'Oriflamme vaisseau François, commandé par M. de l'Estrille , parut à

la Barre de Siam environ le quinzieme d'Aoust. La grosseur de ce bastiment epouvanta fort les Siamois. Ils tascherent , par leurs artifices ordinaires , d'empescher que les assiegez n'en tirassent plus d'avantage que des deux autres ; & peu s'en fallut qu'ils n'y reüssissent. Le vaisseau avoit passé à Batavie , où l'on n'avoit aucune nouvelle de ce qui estoit arrivé à Siam. Ainsi M. de l'Estrille n'ayant pas sujet de se defier du changement , entra dans le Menan avec confiance, & alla mouïller à la Barre. Les Siamois continuant leur manège , allerent avec empressement à son bord , lui porterent toute sorte de rafraischissemens , & eurent l'adref-

se de les accompagner de beaucoup de demonstrations d'amitié, qui avoient assez l'air d'estre naturelles. Comme il ne vint pas en pensée d'en douter, on s'y laissa aisement surprendre, & l'on commença à débarquer. On avoit déjà mis à terre quelques Officiers & cinquante soldats, lorsque les Siamois, qui ne se creurent pas assez forts, pour arrester un si grand nombre de François braves & bien armez, jugerent à propos de renvoyer les soldats dans leur vaisseau, sous pretexte que M. Constance n'avoit pas encore pourvû à leur logement, & ne retinrent qu'un Capitaine nommé Cornuel, un Lieutenant, & assez peu d'autres Officiers. Ceux-cy ne

doutoient point qu'on ne les menast à Bancok , comme ils l'avoient demandé : mais ils furent assez surpris , quand après bien des tours & des detours par des chemins qui leur estoient inconnus , ils se trouverent rendus à Siam. Dès qu'ils y furent arrivez , on les conduisit chez le Barcalon , que ses affaires avoient rappellé depuis quelques jours dans la Capitale. Un Officier de Bancok, nommé des Rivieres, estoit actuellement chez lui , où il negotioit pour l'embarquement des Troupes qui devoient sortir de la Place. Ceux qui conduisoient Cornuel & ses compagnons en ayant esté avertis, eurent soin de les tenir à l'ecart , jusqu'à ce que des

Rivieres fust sorti, pour lui oster la connoissance de l'arrivée du vaisseau François. Leur ruse avoit assez reüssi. Des Rivieres estoit sorti de chez le Barcalon, & Cornuel y estoit entré sans qu'ils se fussent vûs l'un l'autre; lors qu'un Portugais avertit le premier, qu'il estoit arrivé à la Barre un Navire de France, dont les Officiers entroient en ce moment chez le Barcalon. A cette nouvelle, des Rivieres retourne, & entrant brusquement chez le Ministre, malgré les Gardes qui voulurent l'arrestier, il y trouva en effet Cornuel, & les Officiers qui l'accompagnoient. Le Barcalon fit paroistre beaucoup de presence d'esprit en cette ren-

contre. Cette surprise ne l'embarassa point ; & se tirant en habile homme du mauvais pas où il se trouvoit ; *Ah M. des Rivières , s'écria-t-il , venez , vous rentrez fort à propos : j'allois envoyer après vous. Voicy des Messieurs , qui vous diront des nouvelles de France , & vous leur en apprendrez des vôtres.* Ces paroles furent suivies d'une conversation vague , & où tout le monde fut fort distrait. Ensuite de quoi les François ayant tous ensemble pris congé du Barcalon , s'instruisirent mutuellement de ce qu'ils ignoroient touchant les affaires présentes , & rendirent inutiles les entreprises des Siamois contre l'Oriflamme. La presen-

DE M. CONSTANCE. 51
ce même de ce vaisseau ne
contribua pas peu à leur inspi-
rer une docilité qu'ils n'a-
voient pas. Ils commencèrent
à se montrer plus faciles à
fournir de bons vaisseaux
pour l'embarquement de la
Garnison, & convinrent en-
fin de donner trois fregates,
à condition que pour en-
asseurer le retour, M. de Me-
tellopolis, & Veret chef de
la Fakturie Française, que l'on
avoit fort employez à nego-
tier & à conclure ce traité,
demeureroient en ostage.

On en estoit là, lors que
l'arrivée de Madame Con-
stance à Bancok y causa de
grands mouvemens. Avant
que d'écrire plus en détail
cette dernière de ses aven-
tures, au moins de celles

que nous sçavons, il faut reprendre d'un peu plus haut la suite tragique de son histoire.

Il est un point de malheur, où l'on a au moins l'avantage de ne plus rien craindre. Madame Constance croyoit y estre parvenue, depuis qu'on eut fait mourir son mari : mais l'évenement lui fit voir qu'elle n'en estoit pas encore là. La dureté de sa destinée fut telle, que la mort de son mari lui devint un mediocre mal, en comparaison de l'amour, que conceut pour elle celui-là mesme, qui en avoit esté le meurtrier. Soit esprit de debauché, soit vraye passion, Soyatan en devint amoureux, & n'omit rien pour s'en faire aimer. Pour la moins effa-

roucher , il lui fit représenter d'abord , qu'estant veuve & en liberté , elle pouvoit , sans blesser son devoir , passer à un second mariage , & qu'il ne lui seroit point honteux d'estre mise au nombre de ses femmes : puis la prenant par son interest , il lui fit dire , que c'estoit le moyen de meriter sa protection pour elle , & pour son fils , qui sans cela demeureroit exposé aux resentimens & à la vengeance de tous les ennemis de son pere.

On ne peut dire combien ce discours fit d'horreur à Madame Constance , & combien il lui fit sentir toute la dureté de sa mauvaise fortune. *Soyatan a-t-il oublié ce que je suis* , repondit-elle ? Ne

sçait-il pas que je suis Chrestienne, & que ma Religion me deffend un mariage si monstrueux ? ignore-t-il comme j'ai vescu ? & s'il le sçait, comment ose-t-il faire une telle proposition à une femme qui a aimé son mari, & qui a quelque reputation d'estre attachée à son devoir. Dieu ordonnera ce qu'il lui plaira de ma destinée & de celle de mon fils : mais on ne me reprochera jamais, que j'aye racheté ma vie ni la sienne par une si honteuse foiblesse.

Ce refus ne fit qu'irriter la passion du jeune Prince, qui devint plus violente par la resistance. Il redoubla ses sollicitations, & employa diverses personnes auprès de Madame Constance, pour lui

persuader de ne s'oster pas l'unique ressource, que la fortune lui presentoit dans sa disgrâce. Il lui fit faire des promesses , qui auroient flatté l'ambition d'une autre; & pour lui donner quelque sorte de gage de sa fidelité à les accomplir , il ordonna qu'on lui laissast plus de liberté qu'au paravant. Il voulut néanmoins qu'on l'empeschast de parler aux Jesuites ; parce qu'on lui avoit dit que ces Peres lui donnoient des conseils contraires à ses intentions. Tout cela fut également inutile pour avancer les desseins du Prince. Madame Constance fut toujours ferme à rejeter ses propositions, & ne montra jamais plus d'horreur pour lui , que quand il

temoigna plus d'empressement pour elle. Elle s'imaginoit qu'enfin ses rebuts lui attireroient la haine d'un jeune homme feroce & emporté : elle se trompa encore en cela. Soyatan ne cessa point de l'aimer ; mais il l'aima désormais en Tyran , & resolu d'avoir par force ce qu'il ne pouvoit obtenir de gré , il la fit enlever par quatre Mores, & conduire dans son Palais. On peut juger de l'affreux estat , où se trouva cette pauvre femme , quand elle se vit entre les mains de ces ministres impitoyables de la violence d'un furieux. Ce fut bien pis, quand elle se vit dans sa maison , sans autre deffense que ses larmes , & les cris lamentables qu'elle pouffoit. Ils
lui

lui furent de grand secours dans cette occasion. Soyatan eut peur qu'ils n'allassent jusqu'aux oreilles du Roy son pere, qui n'approuvoit pas ses debauches, & à qui une pareille action ne pouvoit que causer beaucoup de chagrin. Cette consideration l'obligea à la renvoyer dans le lieu d'où on l'avoit enlevée, mais elle n'eteignit pas sa passion. Dés le lendemain il lui envoya un des Medecins du Roy, pour lui declarer, que si elle persistoit à s'opposer à ses volonte, il la feroit mourir elle & son fils. Il fit ajouter des menaces contre les Jesuites, qui continuoient à l'exhorter à la resistance. Elle eut en effet la consolation, que ces Peres ne l'abandon-

nerent point dans tous les combats , & que malgré les deffenses du Prince , la charité , qui est ingenieuse , leur fit toujours trouver les moyens de lui parler pour l'affermir. Leur zele estoit fortement secondé par celui de sa vertueuse ayeule , qui à l'âge de quatre-vingt-huit ans , n'ayant rien perdu de l'ardeur & de la vivacité de sa foy , lui parloit continuellement des fameux Martyrs du Japon , dont elle avoit l'honneur d'estre issuë. *Ah ma fille , lui disoit-elle, qu'il y a de gloire à estre Martyre ! vous avez en cela l'avantage , qu'il semble que le martyre soit un bien hereditaire dans vostre famille : si vous avez tant de sujet de l'esperer , quel soin ne de-*

*vez vous point prendre de le
meriter ?*

Soutenuë par de si fortes exhortations , Madame Constance refusoit avec une fermeté heroïque aux recherches de Soyatan ; lorsque ce Prince lui supposa un crime de peculat pour l'intimider. Dans un livre de comptes de M. Constance , qu'un parent de sa femme tenoit , on avoit trouvé une somme de quinze mille livres , donnée sans en marquer l'employ. Soyatan ne l'eut pas plustost appris , qu'il fit mettre en prison le comptable , & citer Madame Constance devant un Juge , qui lui demanda ce qu'estoit devenu cet argent. Elle répondit simplement , qu'elle n'avoit eu soin durant la vie

de son mari, que de donner à ses Commis l'argent qu'ils lui demandoient de sa part, sans s'informer à quoi on l'employoit. Le Juge parut content de cette reponſe; & Madame Conſtance ne croyoit pas que cette affaire deuſt avoir de ſuite: mais lors qu'elle y penſoit le moins, ce meſme Juge, gagné par Soyatan, la vint trouver pour lui dire en ſecrer, que ſi dans trois jours elle ne donnoit à ce Prince de meilleures eſperances qu'elle n'avoit fait juſques-là, il eſtoit reſolu de la faire condamner à recevoir cent coups de baſton, & qu'il ſeroit obligé malgré lui d'eſtre le miniſtre de cette vengeance.

Quoi, repondit Madame Conſtance, vous ſeriez homme à

faire cette injustice , connoissant mon innocence comme vous la connoissez ? Ce scelerat fut sincere en cette rencontre : M'en pourrois-je defendre , Madame , lui repliqua-t-il sans hesiter ? je serois un homme perdu , si je faisois autrement : non , il ne faut pas que vous doutiez de vostre condemnation ni de vostre supplice , si dans trois jours le Prince n'est content. A ces paroles Madame Constance se sentit le cœur saisi , & pleura amèrement : mais sa douleur ne l'abbatit point assez , pour l'empescher de dire au Juge avec un courage que les pleurs n'amollissoient point , que son parti estoit pris , & qu'elle estoit prestee à tout souffrir , pour conserver à Dieu , & à

son epoux , la fidelité qu'elle leur avoit voüée.

Pendant que l'inique Magistrat alloit faire rapport à son Maistre du peu de succez de sa negotiation , Madame Constance fit venir son Confesseur , & employa les trois jours qu'on lui avoit donnez à se preparer à mourir. En effet , ce terme expiré , on la cita à comparoistre , & on la conduisit dans le lieu , où on lui devoit prononcer sa Sentence. Elle n'y fut pas plustost, qu'on l'interrogea tout de nouveau sur l'employ de l'argent dont il s'agissoit : à quoi ayant repondu comme la premiere fois , on la condamna à la peine dont elle avoit esté menacée. Elle n'en put souffrir que la moitié : elle s'évanouït , &

fit craindre qu'elle n'expirast sous les coups. Sa famille qu'on n'accusoit point d'avoir eu part à son prétendu crime, en eut néanmoins à ses tourmens : trois de ses oncles, deux de ses tantes, & l'aîné de ses freres, furent cruellement battus en sa presence ; & si le grand âge de son ayeule, sa foiblesse & ses infirmités n'eussent donné quelque compassion, sa vertu, qui la rendoit si venerable, ne l'eust pas exemptée du supplice.

Jamais personne malheureuse ne vit le jour avec tant de chagrin, que Madame Constance en cette rencontre, quand estant revenue de son evanoüissement, elle apprit qu'elle n'estoit pas delivrée de la persecution de Soyatan : car

à peine avoit - elle repris ses esprits , que ce barbare amant recommença ses poursuites, & temoigna depuis en toute occasion , qu'il estoit resolu de ne les point cesser , qu'il ne fust venu à bout de son dessein.

On peut juger en quelle inquietude vivoit cependant cette vertueuse personne, tous les jours à la veille d'estre tout de nouveau enlevée , & enfermée dans un ferrail , pour y estre compagne de la captivité d'une troupe de femmes Payennes , qui sous le faux nom d'epouses , estoient des victimes devoüées à l'incontinence de ce brutal. Mais ce fut bien pis , quand ayant esté transportée de Louvo au Palais de Siam , on lui montra un

appartement que le Prince lui faisoit bastir , & qui estoit mesme desja avancé. On ne peut exprimer la douleur que lui causa cette triste veuë , & l'état affreux où elle la mit.

Ce fut en ce temps-là que la Garnison de Bancok conclut sa capitulation. Cette nouvelle fut à Madame Constance un nouveau coup de foudre qui l'atterra ; le depart des François la privant de tout ce qui lui restoit d'amis & de consolation à Siam. Comme il arrive neanmoins , que les grands courages ne font jamais de plus grands efforts , que quand ils se sentent plus accablez , ce fut en cet estat que Madame Constance prit une resolution , où en risquant

tout, elle avoit sujet d'esperer, que si elle reüssissoit, elle sauveroit tout.

Sa mere estoit tombée malade dans la maison d'une femme de ses amies, chez qui elle s'estoit retirée au quartier des Japonois. Comme les Siamois n'ont rien de plus sacré que les devoirs des enfans envers leurs parens, Madame Constance obtint aisement permission d'aller soulager sa mere. Pendant qu'elle estoit là, le Capitaine de la Fakturie Hollandoise lui alla faire offre de service, & lui demanda mesme son fils, pour le mettre sous la protection du General de Batavie. Cette honnesteté toucha Madame Constance : elle ne pût s'empescher de temoi-

gner de la confiance à un homme qui lui temoignoit de l'amitié, dans un temps où il n'en pouvoit avoir d'autre motif, qu'une generosité fort desintereffée. Elle lui donna son fils pour quelques jours, & le lui auroit laissé tout à fait, si la Religion du Capitaine ne l'avoit obligée de le lui redemander : aimant mieux le voir exposé aux injures & à la vengeance des ennemis de sa Maison, que de le voir comblé des graces d'une nation, qui le pouvoit rendre ennemi de l'Eglise.

Ce fut sur ces entrefaites, qu'un Officier François, nommé sainte Marie, brave homme, & déterminé soldat, estant venu chercher à Siam de quoi equipper les vaisseaux,

nerent point dans tous les combats , & que malgré les deffenses du Prince , la charité , qui est ingenieuse , leur fit toujours trouver les moyens de lui parler pour l'affermir. Leur zele estoit fortement secondé par celui de sa vertueuse ayeule , qui à l'âge de quatre-vingt-huit ans , n'ayant rien perdu de l'ardeur & de la vivacité de sa foy , lui parloit continuellement des fameux Martyrs du Japon , dont elle avoit l'honneur d'estre issuë. *Ah ma fille , lui disoit-elle, qu'il y a de gloire à estre Martyre ! vous avez en cela l'avantage , qu'il semble que le martyre soit un bien hereditaire dans vostre famille : si vous avez tant de sujet de l'esperer , quel soin ne de-*

l'avoit tant de fois assurée de l'honneur de sa protection, elle ne doutoit pas qu'elle ne trouvast un azyle inaccessible à ses ennemis. Ceux à qui elle s'ouvrit là-dessus trouvèrent l'entreprise hazardeuse, & de difficile execution. *Nous ne doutons pas*, lui dirent-ils, *que vous ne soyez en assurance, dès que vous serez à Banco : mais avez-vous fait reflexion aux perils qu'il vous faut essuyer, avant que vous y arriviez ? Si on vous reconnoist, si on vous arreste en chemin, à quoi ne devez-vous point vous attendre ?* Madame Constance repondit à ceux qui lui parlerent ainsi, qu'elle avoit preveu toutes ces suites d'une fuite si perilleuse ; mais que celles de sa demeure à

Siam avoient quelque chose de si affreux , qu'il n'y avoit point de perils , auxquels elle ne deust s'exposer pour tâcher à les éviter. Car enfin , leur dit-elle , *il ne s'agit de rien moins , que de mon honneur , & de la Religion de mon fils. Si je demeure ici , je suis en proye à tout l'emportement d'un Prince brutal , & mon fils en danger d'estre enfermé dans une maison de Talapoins , obligé d'aller aux Pagodes , & élevé dans les superstitions du pays : de tous les dangers n'est-ce pas là le plus grand ? & tous ceux que je puis courir pour l'éviter , lui sont-ils comparables ?*

Il n'y avoit rien à répondre à ce discours ; & on ne pouvoit qu'approuver de si justes

raisons d'une entreprise , que les conjonctures rendoient nécessaire. Elle devint mesme pressée peu d'heures après. Soyatan n'attendoit plus patiemment ; & l'appartement qu'il faisoit bastir à Madame Constance estant prest , il lui envoya une de ses parentes , pour lui dire que le lendemain elle la conduiroit au Palais , où elle auroit la satisfaction de vivre desormais avec elle , & de lui tenir bonne compagnie. Elle l'entretint ensuite de la passion du Prince , & l'assûra qu'elle estoit plus forte , & plus allumée que jamais.

Sans l'esperance de la fuite que Madame Constance meditoit , ce discours l'auroit accablée : mais se soutenant par la pensée , qu'elle alloit tenter

sa liberté, & qu'elle y pourroit réüssir, elle demanda à la personne, qui lui estoit venu parler de la part de Soyatan, encore quelques jours de delai, afin qu'elle eust la satisfaction de laisser sa mere en santé, & le loisir de se remettre elle-mesme de quelque indisposition.

Justement dans cet intervalle sainte Marie la revint voir, sur le point de retourner à Bancok. Elle le receut comme un Ange du Ciel envoyé pour sa delivrance: elle s'ouvrit à lui de son dessein, & le pria par tout ce qu'elle crût le plus capable de le toucher, de l'aider à l'executer. *Vous avez esté, lui dit-elle, ami de feu M. Constance: je vous conjure par sa memoire*

de sauver l'honneur à sa femme, & la Religion à son fils. Vous voyez l'estat où je suis, dans la nécessité de fuir, ou d'estre enfermée pour jamais dans un lieu plus affreux pour moi, que la prison & le tombeau mesme. Vous m'avez offert vos services avec tant de generosité, que je me suis dès lors flatée de trouver en vous mon liberateur : menez-moy avec vous à Bancok ; c'est un azyle assuré pour moi, & un brave homme comme vous peut risquer quelque chose pour m'y conduire. Il n'estoit pas besoin d'un discours si touchant, ni des larmes dont Madame Constance l'accompagna, pour engager sainte Marie à une action si digne d'un homme de cœur. Il lui promit toute

sorte d'assistance , & s'engagea à la venir prendre à l'entrée de la nuit d'un jour qu'il lui marqua.

Ce fut le troisieme d'Octobre , qu'ayant disposé avec soin les choses necessaires au voyage , il se vint presenter à sa porte , bien armé , & bien resolu de tout risquer pour la sauver. Jamais entreprise hasardeuse ne réussit plus heureusement. Madame Constance ayant suivi sainte Marie , avec son fils & une femme de chambre , entra à la faveur des tenebres dans un ballon , qui les attendoit ; & le signal donné aux rameurs , on prit la route de Bancok.

A ce depart Madame Constance sembla oublier tous ses

malheurs , dans l'esperance qu'en peu d'heures elle seroit tirée des mains de Soyatan. Afin mesme que quoi qu'il arrivast , elle ne courust plus risque d'y retomber , elle pria son conducteur , qu'en cas qu'ils fussent arrestez , il les jettast dans la Riviere elle & son fils. Sainte Marie ne fut pas dans la peine de lui déplaire , en se defendant de deferer à cette priere. Quoique Bancok soit éloigné de prés de vingt-cinq lieües de la Capitale , & qu'il y eüst sur tout le rivage des Corps-de-garde disposez , pour empescher que rien ne passast sans permission du Barcalon , le petit balon fut si heureux , qu'il arriva le lendemain à Bancok sans mauvaise rencontre.

Il n'est pas aisé de dire lequel des deux vit le port avec plus de joye , de Madame Constance , ou de son libérateur. Si le plaisir de se voir libre estoit grand dans celle-là , celui d'avoir delivré une personne illustre du plus affreux estat qui fut jamais estoit extreme dans celui-cy ; & il augmenta dans l'un & dans l'autre , par les applaudissemens que donnerent à une action si heureuse pour la Dame , & si glorieuse pour le Cavalier, les Officiers de la Garnison, qui en furent informez les premiers. Mais ils furent tous deux bien surpris , quand ils apprirent que le Gouverneur n'estoit pas du sentiment des autres ; qu'il avoit resolu de punir sainte

Marie, & de ne point voir Madame Constance. Ce fut pour cette pauvre femme un coup de foudre, qui la frappa d'autant plus vivement, qu'elle s'y estoit moins attenduë. *Quoi,* dit-elle, *sous la banniere de France, qui est l'azyle de tous les malheureux, la veuve de M. Constance est la seule qui n'en trouve pas!* Ceux qui se rencontrèrent autour d'elle la consolèrent le mieux qu'ils pûrent, & les Officiers la rassûrèrent, lui disant qu'elle n'eust point de peur, qu'elle estoit sous la protection du Roi, & qu'elle avoit de bons défenseurs. La suite fit voir qu'ils parloient de bonne foi. Car après quelques negotiations entre le Gouverneur & le Barcalon, le premier ayant

jusqu'à deux fois assemblé le Conseil de guerre pour deliberer sur cette affaire, quoi qu'il pût dire pour montrer qu'il estoit du bien de la Religion, & du salut de la Nation mesme, qu'on renvoyast Madame Constance, il ne persuada que ses deux enfans, & tout le reste d'Officiers d'une commune voix opinatra à la garder; disant qu'il leur seroit honteux, qu'elle eust inutilement imploré le nom & la protection du Roy, qu'elle perist sous le pavillon de France, & qu'il n'y avoit personne parmi eux, qui ne versast volontiers son sang pour une telle cause.

La prudence d'un Officier general a des maximes differentes, de celles qu'inspire aux

particuliers une valeur déterminée à tout risquer pour faire une belle action. Le Gouverneur de Bancok fut ferme dans son sentiment , & résolut de r'envoyer Madame Constance à Siam. Pour faire néanmoins la chose avec moins de violence , il tascha de l'engager à y consentir , & lui envoya , pour lui persuader de faire ce sacrifice au bien public , une personne d'un caractère à donner beaucoup de force à l'éloquence.

Cette personne l'estant allé trouver dans un logis , que M. de Vertefalle , qui depuis trois mois couchoit au Bivoüiac , avoit eu l'honnesteté de lui ceder , commença son discours par l'éloge du Gouverneur , &

de son zele pour la Religion; puis venant à elle, lui dit, qu'elle devoit entrer dans ses sentimens là-dessus, & preferer le repos des Chrestiens de Siam au plaisir qu'elle auroit de passer en France. Madame Constance repondit à cela avec assez de tranquillité, que le desir de voir la France n'estoit point ce qui lui avoit fait quitter Siam, mais la necessité de sauver son honneur, & la Religion de son fils; que pour preuve de cela, on la conduisist à Goa, ou à Macao, & qu'elle ne demandoit rien de plus. Celui qui lui parloit repliqua, qu'elle estoit loüable d'avoir ce soin de la conservation de son honneur, & de la Religion de son fils: *Mais, ajouta-t-il, si les affaires*
res

res s'accommodoient de telle sorte, que vous pûssiez rester à Siam sans courre de risque, ni pour vostre honneur ni pour la Religion de vostre fils, ne vous croiriez-vous pas obligée d'y demeurer, pour n'exposer pas la Chrestienté du pays, la Compagnie Françoisse, le Seminaire, la Garnison de Bankok, & vostre propre famille à une perte inevitable ? Madame Constance ne pût souffrir la continuation de ce discours. Ne pretendez pas, reprit-elle, m'ébloüir par ces grands noms. Le Roy de Siam n'a pas intention de persecuter personne à mon occasion. Eh ! quels Chrestiens à l'heure qu'il est pourroient craindre sa persecution ? ses Sujets ? je n'en connois point. Les Portugais ? ils sont

devenus ses amis. Pour les François croyez-moi, Monsieur, ce Prince ne les attaquera plus; il craint trop leurs armes, & la puissance du grand Monarque qui les a envoyez. L'évasion d'une femme malheureuse ne lui fera point recommencer une guerre, qu'il est fort aise de voir finie. Pour ma famille, loin de souhaiter que je demeure dans le Royaume, elle a au contraire grand intérêt que j'en sorte, puisque ma liberté est l'unique ressource qui reste aujourd'hui à mes parens. D'ailleurs, je suis maitresse de mes actions, & je ne dois sacrifier à aucun intérêt mon honneur & la Religion de mon fils. Je connois mes proches: ils repandront volontiers leur sang pour cette cause. Mais en-

fin, de quelque maniere que les affaires s'accoromodent, quand les Troupes seront une fois parties, quelle seureté me donnez-vous contre les violences du jeune Barbare ? Icy la personne dont nous parlons, proposa à Madame Constance un expedient qu'on avoit trouvé pour la delivrer de cette inquietude, qui estoit de la marier à un Portugais ; parce que les Siamois estant accoutumez à respecter le mariage, ce seroit une digue à la passion du Prince, qui l'arresteroit infailliblement. Outre que pour l'en garantir davantage, on inferoit dans le traité de paix, qu'elle demeureroit à Siam sous la protection du Seminaire. Cette proposition fit

rougir la vertueuse femme ; elle baissa les yeux toute confuse , & en laissa couler des larmes , qui lui osterent pour quelque tems la parole. Quand elle fut revenuë à soy : *Est-ce donc vous*, s'écria-t'elle, appelant celui qui lui parloit par son nom , *qui me tenez un tel discours ? & pouvez-vous me le tenir sans en estre touché aussi bien que moi ? Quoi ? à peine suis-je bien assurée que M. Constance soit mort ; à peine ai-je eu le tems de le pleurer , & vous me proposez un second mariage ! En verité croyez-vous qu'on approuvast en France , que vous m'eussiez engagée à epouser un Portugais inconnu , estant veuve d'un homme que le Roi avoit honoré d'un Collier de ses Ordres,*

Et de tant d'autres marques de consideration ? Vous me dites que les Siamois respectent les liens du mariage : Soyatan les a-t-il respectez dans la personne de tant de femmes Chrestiennes , qu'il a fait enlever à leurs maris ? Vous m'assurez de la protection du Seminaire : eh ! le Seminaire lui-mesme s'est-il pu garentir du pillage ? Si quelque protection estoit capable de m'asseurer contre mes ennemis , c'estoit celle du grand Monarque , dont j'ai deux lettres , qui en font foy. Puisque celle-là m'est rendue inutile, je n'en attens plus que de Dieu. Vous pouvez dire à M. le General , que personne ne m'obligera jamais d'accepter le parti qu'on me propose. Je le prie d'avoir pitié de moi ;

*mais si je ne le puis toucher ,
qu'il laisse entrer les Siamois
pour m'egorger moy & mon fils ,
s'ils nous craignent encore l'un
ou l'autre. Ma vie n'est pas
assez heureuse, pour la conserver
à ce prix : mais mon hon-
neur m'est trop cher , pour
l'exposer à un peril que per-
sonne ne connoist mieux que
moi.*

Un discours si touchant fit
cesser une conversation, qu'on
ne pouvoit plus longtems sou-
tenir de part ni d'autre , &
dont la continuation auroit
esté inutile ; Madame Con-
stance estant résoluë de ne re-
tourner à Siam , que quand
elle y seroit forcée , & le Gou-
verneur s'opiniastrant de son
costé à l'y renvoyer. Ce fut le
dix-neufieme du mois , que se

termina cette affaire. On avoit transféré Madame Constance de la maison de M. de Vertefalle dans le donjon du Fort , où elle attendoit avec une profonde tristesse la fin tragique de son aventure. Un Officier de la Garnison la luy vint annoncer de la part du Gouverneur. Elle en fut touchée : mais elle ne résista point. Elle protesta seulement contre la violence qu'on lui faisoit sous la bannière de son Auguste Protecteur ; elle remercia les Officiers de la Place , de la bonne volonté qu'ils lui avoient témoignée : elle se tourna vers le Supérieur des Jésuites , qui estoit là pour lui dire adieu , & lui marqua en des termes touchans , combien elle se sentoit obligée des

soins , des assiduez , de l'amitié constante des Peres de cette Compagnie : *Vous n'abandonnez point vos amis , vous autres* , lui dit-elle , *mes Peres : vous avez aimé M. Constance dans la bonne & dans la mauvaise fortune : vous avez esté sensibles aux malheurs de sa famille : Dieu sera vostre recompense.*

Pendant qu'elle parloit ainsi , un vieux Mandarin , l'un de ceux qu'on a veus Ambassadeurs en France , se presenta pour la conduire au rivage , où il lui avoit amené un Balon. Elle acheva ses adieux , & le suivit avec son fils , la femme qu'elle avoit amenée , & un Ecclesiastique du Seminaire , qu'on lui donna pour l'accompagner. On

peut juger en quelle tristesse tomba cette vertueuse Dame, quand s'estant enfin embarquée, elle commença à s'éloigner d'un lieu, où elle s'estoit flattée de trouver la fin de tous ses malheurs, & un azyle inviolable contre les persecutions de ses ennemis. Mais quel redoublement de chagrin, quelle inquiétude, & quelles allarmes ne ressentit-elle point à la veüe de Siam, qui estoit le terme de son funeste voyage? Si elle n'y eust craint que la mort, elle y seroit entrée avec moins de repugnance : mais la pensée que c'estoit là la demeure de Soyatan, qu'elle l'alloit revoir, qu'il alloit recommencer son importune persecution, qu'elle se reverroit ex-

posée aux emportemens de ce Prince violent, estoit pour elle un supplice si cruel, que tout ce qu'elle avoit enduré jusques-là lui paroissoit doux en comparaison. Outre ce qui concernoit sa personne, ce qui regardoit celle de son fils redoubloit continuellement ses frayeurs, & il avoit cela de commun avec elle, qu'il n'avoit rien de moins à craindre que la mort. Le danger d'estre enlevé à sa mere, & d'estre mis dans un Monastere d'Idolastres estoit quelque chose de bien plus fascheux, sur tout pour un enfant de cet âge.

Ce fut avec ces tristes idées que Madame Constance arriva à Siam. Elle n'y fut pas aussi malheureuse, qu'elle avoit apprehendé de l'estre. On lui

enleva à la verité son fils , & on dit qu'on le fit mourir d'une maniere assez cruelle : mais pour elle , elle fut traitée plus favorablement qu'elle ne s'attendoit. Car soit que les extremités , où elle s'estoit portée pour s'eloigner de Soyatan , lui en eussent attiré le mepris : soit que le Roy , pere de ce Prince , qui ne pouvoit souffrir ses dereglemens , lui eust fait des remontrances sur une passion , qui avoit desja trop éclaté : au lieu de la loger dans l'appartement qui lui avoit esté préparé , on la mit dans une des cuisines du Palais , où parmi les traitemens indignes , & les outrages qu'elle reçoit , elle rend tous les jours graces au Ciel , d'avoir mis dans le cœur du Prince , au lieu de

l'amour qu'il avoit pour elle ,
une si salutaire indifférence.

En achevant de raconter les
disgraces de cette famille , je
crois devoir prier mes Lec-
teurs , comme l'Historien des
Machabées après avoir fait un
pareil recit de la persécution
d'Antiochus , de ne pas s'e-
tonner de voir la vertu oppri-
mée par le crime dans la per-
sonne de M. Constance , & de
sa courageuse épouse. Dieu a
des épreuves pour les gens de
bien , comme il a des châti-
mens pour les pecheurs. Ceux
mesme qui travaillent à établir
la Foi parmy les Nations Infir-
deles , doivent s'attendre en-
core plus que les autres à
arroser de leurs larmes , & sou-
vent de leur sang , les champs
qu'ils preparent à recevoir la
semence

semence Evangelique ; & loin de desespérer par là d'en recueillir les fruits , on en doit tirer bon augure.

Si ceux qui pleurent en semant , se rejouissent dans la recolte par l'abondance de la moisson ; que ne doit-on point se promettre du sang de M. Constance , & des pleurs de sa famille pour la conversion des Siamois ?

L'incident , que la fuite de Madame Constance avoit fait naître à la capitulation de Bancok , ayant cessé par son retour , on mit enfin la dernière main à cette affaire , dont les deux partis commençoient à desirer la conclusion. Outre l'article dont j'ay desja parlé , concernant les trois Fregates que les Sia-

mois devoient fournir , & les ostages que les François s'estoient obligez de laisser pour asseurer le retour de ces bastimens il fut dit que ceux-cy sortiroient de la Place avec armes & bagages ; mais qu'ils laisseroient en leur entier les ouvrages qu'ils y avoient faits , avec les canons & les armes qui estoient au Roy de Siam.

Ce traité conclu , on commençoit de part & d'autre à l'exécuter , & on se separoit avec une espece de renouvellement d'amitié , qui sembloit promettre quelque suite ; lors que , sous je ne sçai quel pre-texte qui n'est pas venu à ma connoissance , les Siamois retinrent des canons, qui appartennoient aux François. Mal-

heureusement pour ces derniers , les choses se trouverent tellement disposées par l'embarras de l'embarquement , qu'ils n'estoient plus en mesures de repousser cette insulte. Ainsi remettant leur vengeance à un temps plus propre à la prendre seurement & avec honneur , ils se retirèrent enfin ; laissant à Siam , pour ostages des Fregates qu'ils emmenoiënt , M. l'Evesque de Metellopolis , & quelques autres de la Nation , selon qu'on en estoit convenu. Deux Jesuites demeurèrent aussi pour la consolation des Chrestiens , & en particulier pour tascher de rendre service à Madame Constance. Les autres jugerent à propos de partir avec les Troupes , aussi

bien que M. de Rosalie , & la pluspart de ses Ecclesiastiques.

Toutes choses estant prestes , on leva l'ancre le soir du vingt-deuxième de Novembre , & on prit la route de Pondichery ; où après plus d'un mois de navigation , on arriva au commencement de Fevrier de l'année mille six cens quatre-vingt-neuf , chacun ayant grand besoin de repos.

Ce fut là que se rassemblèrent tous les François , qui avoient occupé les deux Forteresses de Siam. Ceux de Merguy n'estoient pas en si grand nombre que ceux de Bancok ; mais ils n'avoient pas fait paroistre moins de valeur. M. du Bruant , qui les

commandoit , s'estoit signalé en son particulier par les preuves qu'il en avoit données en des aventures fort extraordinaires , & qui méritent d'estre sçeuës du public. Il avoit pris possession de la la Place vers la fin du mois de Mars de l'année mille six cens quatre - vingt - huit , avec tous les agrémens qu'il pouvoit souhaiter. On lui avoit fourni abondamment des vivres , des instrumens , des travailleurs ; & s'estant appliqué tout d'abord à se fortifier , il avoit desja fort avancé ses travaux , lors qu'il s'apperçeut que peu à peu ses travailleurs desertoient , & que les Mandarins de la Province commençoient à n'avoir plus pour lui la de-

ference qu'ils avoient eüe; en un mot qu'il y avoit quelque changement dans la disposition des esprits, dont la cause lui estoit inconnüe.

Il eut un différent avec le Gouverneur de Tenasserim, sous la juridiction duquel est Merguy, qui augmenta les defiances. Les Siamois avoient fait à Merguy un petit Fort en forme d'estoille, commandé par une hauteur. On avoit fortifié la hauteur; & parce que la garde de ces deux Forts estoit difficile à une garnison qui ne passoit pas six-vingt hommes, la Cour avoit ordonné qu'on demoliroit le fort d'en bas, dès que celui d'en haut seroit en estat de defense. M. du Bruant voulut executer cet ordre, mais le

Mandarin s'y opposa ; & sur cela M. du Bruant ayant despesché un Courier, pour aller se plaindre au Ministre de la resistance de ce Gouverneur, le Courier fut arresté en chemin, & contraint de s'en revenir. Presque en mesme temps, une mandarine avertit un Officier François, nommé Beau-regard, que l'on en vouloit à la Nation ; & ce mesme Officier reconnût, que le Gouverneur de Tenasserim lui avoit voulu dresser des embusches.

Jusques là M. du Bruant estoit demeuré sans beaucoup de mouvement, selon les instructions de M. Constance, qui prevoyant bien que le Roy mourant sans fils, sa succession causeroit des troubles, avoit exhorté cet Officier à s'atta-

cher toujours à la famille Royale; & en cas qu'elle se divisast, à attendre la decision des affaires pour prendre seulement son parti: ajoutant par une grandeur d'ame & un desintereffement admirable, que s'il apprenoit qu'on l'eust disgracié, ou arresté, ou fait mourir; sans s'amuser à le vouloir vanger inutilement, il fist uniquement ce qu'il croiroit de meilleur & de plus avantageux pour le service des deux Rois.

Suivant de si sages conseils, M. du Bruant estoit attentif aux nouvelles differentes qu'on faisoit courir, & à demeller quelque verité parmi un chaos de faussetez, qui se debitoient dans tout le pays. Mais les avis que lui donna Beauregard,

joins au procédé que les Siamois tenoient depuis quelque temps avec lui , l'ayant convaincu, que quelque raison qu'on en eust , on avoit de mauvais desseins contre les François ; il fit appareiller un petit vaisseau Anglois appartenant à un particulier , & une Fregate du Roy de Siam , & les fit tenir sous le canon du Fort.

Ce fut sur ces entrefaites , qu'on lui apporta le billet, que l'Usurpateur avoit obligé M. des Farges à lui écrire de Louvo , pour le faire sortir de sa Place. M. du Bruant jugea d'abord , que ce billet estoit supposé , ou qu'il avoit esté écrit par contrainte. Car outre qu'il n'estoit point signé , à quoi les Siamois n'avoient

pas pris garde , il estoit obscur , peu suivi , & tel enfin , que cet habile Officier jugea incontinent qu'il n'estoit pas de la prudence d'y deferer.

Ce refus fut le signal de la guerre ; qui ne fut pas plustost declarée , qu'une multitude innombrable de Barbares assiegerent la Place de toutes parts , & y donnerent de grands assauts. Ils furent si vigoureusement repoussez , que peu à peu ils perdirent courage , & n'osant plus approcher de près , ils dresserent une batterie de canon sur une Pagode de Talapoins voisine du Fort , & le battirent d'abord avec assez de succès ; mais les Assiegez en ayant élevé une autre sur le Bastion le plus proche de la

colline ; celle des Assiegeans fut bien-tost demontée. On leur tua mesme leur Canon-
nier , qui estoit Portugais ; & on les mit tellement en desordre , qu'ils ne penserent plus à prendre la Place autrement que par famine.

Ils n'y auroient pas si-tost reüssi ; car on avoit encore des vivres ; si le puits de la Forteresse ne se fust eboulé inopinément ; de sorte qu'on ne pouvoit plus avoir d'eau , que ce qu'on en alloit chercher hors de la Place , avec beaucoup de peine , & encore plus de danger.

Le Gouverneur vit bien alors qu'il falloit ceder à la necessité , & se determina à sortir , mais il ne voulut point de voir sa sortie à une compo-

sition mal seure avec des Barbares sans foy. Il resolut de sortir en homme qui vouloit estre maistre de sa destinée, & ne devoir son salut qu'à sa valeur. Ayant pris cette resolution, il chargea les soldats de ce qu'il voulut faire emporter, & sortant avec eux en bon ordre le 24. de Juin, il epouventa si fort les Siamois, qui crurent qu'on les alloit attaquer, qu'ils s'enfuirent tous, & laisserent aux nostres le passage libre jusqu'à la mer.

On se seroit embarqué paisiblement, si en descendant au rivage, quelques soldats, qui marchotent les derniers, ayant glissé par la roideur & par l'humidité du talu, ne fussent tombez sur ceux qui estoient devant eux, & ne

ne leur eussent causé par là une terreur panique, qui leur fit rompre leurs rangs, & courir en desordre vers le Vaisseau. Les Siamois, qui s'en apperceurent, vinrent fondre sur eux en grand nombre, & causerent de la confusion dans l'embarquement. Il y eut des gens tuez, d'autres noyez, entre lesquels fut le Capitaine Hiton avec une partie de sa Compagnie. M. du Bruant & ses Officiers, qui avoient courageusement soutenu les derniers efforts des Infidelles pendant que leurs gens s'embarquoient, entre-
rent les derniers dans les Vaisseaux; & après avoir essuyé quelques volées de canon, qu'on leur tira du Fort qu'ils venoient d'abandonner, mi-

rent à la voile , malgré les Galeres Siamoises , qui sortirent du Port pour les suivre , mais qui n'oserent les approcher.

Les François & les Anglois estoient dispersez de telle maniere dans les deux Vaisseaux, qu'il y avoit dans l'un & dans l'autre des soldats des deux Nations. M. du Bruant les separa dans une Isle , où l'on descendit ; & ayant partagé les provisions , chacun se rangea sous sa Banniere , ayant pourtant arresté entre eux , qu'ils s'assisteroient mutuellement. Les Anglois ne tinrent pas parole : mais ils en furent punis sur le champ. Car deux Vaisseaux Siamois ayant paru , & les ayant asseurez de loin qu'ils ne leur en vou-

loient pas , les engagerent à se rendre à eux , & pour récompense de leur credulité , les mirent aux fers. C'estoient la plûpart des Hollandois & des Portugais , que le Gouverneur de Tenaasserim envoyoit à la suite de nos François ; mais qui perdirent l'envie de les attaquer , quand ils les virent résolus à se défendre.

La Fregate ayant échappé ce peril , tomba bien-tost dans un plus grand. Car une tempeste l'ayant mise hors d'estat de se gouverner , des courans & un grand vent l'emportoient vers une Isle , où le Pilote , quoiqu'habile , ne se trouvant maistre de rien que de choisir où echoïer , demanda à M. du Bruant , s'il

aimoit mieux que ce fust sur le sable , ou sur une roche qu'on echoïast. *Ni sur l'un , ni sur l'autre* , repondit-il ; *mais il faut trouver quelque moyen de se relever , & de porter au large.* Le Pilote ayant repliqué que cela ne se pouvoit , l'étonnement & la frayeur commençoient à saisir les plus hardis ; lorsqu'un Protestant Anglois , qu'on avoit gardé dans le Vaisseau , je ne sçai par quel motif , prit la parole , & dit aux François , que s'estant souvent trouvé en de semblables dangers , en faisant voyage sur mer avec des personnes de leur Religion , il avoit remarqué , que leur coutume en ces rencontres estoit de faire des vœux à la Vierge Marie , & qu'ils en obtenoient

de grands secours. Cet avis donné par un Protestant, surprit tout le monde, & fut pris pour un bon augure. Incontinent tous les assistans se mirent à genoux ; & le Pere d'Espagnac, Missionnaire Jesuite, qu'on avoit donné à M. du Bruant, ayant prononcé le vœu tout haut, il n'eut pas plutôt achevé, que le vent changea, & rejeta en mer le Vaisseau, qui alloit echoüer contre les terres.

Cette aventure fut suivie d'une autre sur les costes de Martaban, où M. du Bruant eut la douleur de se voir enlever son Missionnaire par les Barbares de ce pays. Comme on manquoit de vivres, ce Pere, & un Officier, nommé Beauregard, dont nous avons

desja parlé , s'offrirent d'en aller demander à la ville la plus prochaine. On le leur permit : ils y furent bien receus ; mais on leur repondit, qu'il falloit aller à Siriam trouver le Roy de Pegu , à qui appartient Martaban , pour obtenir ce qu'on demandoit ; qu'il l'accorderoit volontiers , mais qu'en attendant , c'estoit la coutume du pays , que les Vaisseaux estrangers missent à terre leurs munitions & leur canon. Beauregard ne se perdit point : il feignit d'accepter ces conditions , & demanda seulement permission d'en avertir son Commandant : mais quand il eut la plume à la main , au lieu de lui écrire conformément aux intentions des Barbares , il l'a-

vertit des mauvais desseins qu'ils avoient sur son Vaisseau. Ce fut avec beaucoup de douleur, que M. du Bruant se vit obligé, pour sauver les Troupes du Roy, de laisser entre les mains des Infidelles deux personnes qui lui estoient si cheres : mais la necessité l'y obligea ; & les embuscades, que commençoient à lui dresser ces perfides Indiens à l'emboucheure d'une rivière dans laquelle il estoit entré, lui firent voir, que s'il y eust demeuré plus long-temps, il n'en fust jamais sorti. On a eu nouvelle, que le Jesuite & l'Officier ont esté faits esclaves. Il y a lieu d'esperer de l'habileté & du zele de ce Missionnaire, qu'il sçaura user de ses chaînes, pour mettre

ceux qui les lui font porter ; dans la liberté des enfans de Dieu.

La saison des ouragans approchant , M. du Bruant se retira dans une Isle , où manquant de vivres , & ne trouvant à manger que quelques tortuës & de gros serpens , il se voyoit enfin réduit à une grande extremité ; lors que sur la fin de Septembre on apperceut d'assez loin un Navire , qui venoit aborder dans l'Isle. On s'en defia , on en eut peur ; mais on eut une grande joye , quand le Chevalier du Halgoy l'estant allé reconnoistre , on apprit que c'estoit un Vaisseau François , nommé la Nostre - Dame de Lorette , appartenant à la Compagnie des Indes. On tira

de grands secours de cette rencontre: car M. du Bruant ayant crû , dans les circonstances où il se trouvoit , devoir arrester ce Bastiment pour le service du Roy , il en partagea les provisions ; après quoy ils prirent ensemble la route de Bengale. Ils ne furent pas traitez des flots plus favorablement qu'ils l'avoient esté jusques là ; & ils avancerent si peu , qu'ayant entierement consumé leurs vivres , ils furent encore une fois obligez de s'abandonner à la discretion des Infidelles dans la riviere d'Aracan , où ils resolurent de relascher.

Le souvenir de ce qui estoit arrivé à Beauregard , n'empescha pas le Chevalier du Halgoy de s'exposer pour

fauver les autres , & d'aller à la capitale du pays demander les choses dont on avoit besoin. On n'est pas toujours malheureux. Le Roy d'Aracan avoit un premier Ministre nommé le Du , François de nation , qui estant ravi de trouver dans un pays si éloigné une occasion si singulière de servir son Roy & sa patrie , donna avec abondance & gratuitement tout ce qui estoit nécessaire , pour mettre les vaisseaux & les hommes en estat de continuer leur voyage.

La fortune sembloit avoir changé pour nos voyageurs depuis cette heureuse rencontre. Car la mer & les vents leur estant devenus favorables , ils estoient entrez heu-

reusement dans la riviere de Bengale , & croyoient estre en assurance à la rade de Balaffor , lors que quatorze vaisseaux Anglois , qui faisoient depuis quelque temps la guerre aux habitans de ce pais , reconnurent la Fregate du Roy de Siam , & pretendirent qu'estant en guerre avec ce Prince , ils avoient droit de se saisir de ces deux Bastimens , qu'ils supposèrent estre tous deux à lui. M. du Bruant eut beau se deffendre par de bonnes raisons : le Commandant Anglois en avoit une meilleure, qui estoit quatorze Vaisseaux contre deux , & une armée entiere contre les restes de trois Compagnies , presque detruites par un long siege , un long

voyage, & mille autres sortes de dangers. Ainsi il fut obligé de céder à la force, se contenter de faire des protestations, & prendre par Madras, avec ses gens, le chemin de Pondichery ; où il arriva vers le quinzieme Janvier de l'année mille six cens quatre-vingt-neuf.

Nos François se retrouvant tous ensemble, delibérerent sur ce qu'ils avoient à faire dans la conjoncture presente, & convinrent particulièrement de deux choses : la premiere, qu'on se mettroit en estat de tirer raison des Siamois, quand on auroit des forces suffisantes pour le faire : la seconde, qu'on avertiroit le Roy de ce qui venoit de se passer à Siam. C'est pour ex-
cutter

cuter la premiere , qu'ils se font allez saisir de l'Isle de Jonsalam , peu éloignée du continent de Siam , & appartenant à cet Estat : & ce fut pour executer la seconde , que partirent les deux Vaisseaux , qui furent surpris l'année dernière en passant au Cap de bonne Esperance ; par le moyen desquels , comme j'ay desja dit, on apprit sur la fin de l'Automne tout ce que je viens de raconter.

Cette nouvelle affligea ceux qui s'interessoit à cette affaire ; mais elle ne rebuta personne. Messieurs de la Compagnie des Indes , à qui la prise de ces deux Vaisseaux a causé une grosse perte , en armerent d'autres pour la reparer. Les trois Mandarins

T

nouvellement baptisez , à qui le changement arrivé chez eux devoit encore donner plus d'inquietude dans cette conjoncture que dans un autre temps , sentirent renouveler les desirs ardens, qu'ils temoignoient tous les jours, depuis leur Baptême, d'y estre utiles à la cause de Dieu. Le P. Tachard , dont la maxime est , que dans les entreprises Apostoliques la contradiction est un gage du succès , ne changea rien dans les mesures qu'il avoit prises pour un troisieme voyage. Le Roy sur tout , qui avoit sujet de craindre , que les esperances, qu'il avoit conceuës d'un projet si grand & si avancé pour l'establissement de la Religion dans les Indes , ne

fussent ruinées par cet accident , fit paroître en cette occasion cette grandeur d'ame , toujours supérieure aux affaires & aux evenemens , dont il ne se dement jamais ; & malgré la guerre qu'il a sur les bras contre toutes les puissances de l'Europe , donna ses soins & ses Vaisseaux aux Missionnaires & aux Negocians , pour aller reparer les pertes de la Religion & du commerce en Asie. Ainsi contre ce qu'on devoit attendre dans une conjoncture pareille à celle où se trouvent aujourd'hui les affaires de la Monarchie , on a composé une Escadre , qu'on a fait partir au commencement de Mars de cette année mille six cens quatre-vingt-dix ,

220 HISTOIRE
en estat de peu craindre sur la
route, & de se faire respecter
au terme.



L E T T R E

*De l'Auteur de cette Histoire
à un Iesuite de ses amis,
contenant le recit de la per-
secution excitée à Siam
contre les Chrestiens , au
temps de la révolution.*

Nous avons tremblé vous
& moy plus d'une fois
pour nos amis , qui au tra-
vers de tant de mers , sont
allés porter l'Evangile dans le
Royaume de Siam ; ne voyant
dans toutes leurs lettres que
des receptions favorables , &
les bons traitemens qu'ils re-
cevoient parmi ces peuples
idolâtres. Rassurons nous en-
fin , Mon cher Pere : la per-

secution , que les Chrestiens regardent comme un pronostique infallible du bon succès des entreprises Apostoliques , nous donne lieu de tout espérer pour celle-ci ; & le sang des Martyrs qu'on vient de verser dans les campagnes de Siam , nous y promet la fécondité qu'il a toujours eüe dans l'Eglise.

Peu de temps après que le parti de l'Usurpateur eut prévalu , & que le Roy & le Ministre eurent succombé , les ennemis de l'un & de l'autre ayant mis les François hors d'estat de soutenir la cause de la Religion , les Idolâtres commencerent à signaler leur zèle contre les Chrestiens , & résolurent de les exterminer.

On en mit d'abord en pri-

son un tres grand nombre de toutes nations, de toutes conditions, & de tout âge; & cette prison seule pouvoit passer pour un grand supplice.

C'estoient des enceintes de pieux, exposées à toutes les injures de l'air, où l'on arrangeoit sur deux lignes vingt-cinq ou trente personnes, la cage au cou, qui est une espece d'eschelle pesante, & passée de telle maniere qu'elle oste toute liberté, & rend toutes les postures incommodes. Les prisons estoient si estroites, & les prisonniers si pressés, que les eschelles s'embarassant les unes dans les autres au moindre mouvement qu'on faisoit, aucun ne se pouvoit remuer sans faire du mal à plusieurs.

Les Mousquites, qui est une sorte de moucheron dont la picqueure est fort douloureuse, caufoient un tourment tres sensible à des gens, qui ayant les mains liées, ne les pouvoient chasser. -Les pluyes, qui inondent tous les ans le Royaume, ayant commencé justement en ce temps là, ne contribuerent pas peu à augmenter le supplice de ces pauvres captifs, que l'on trouvoit tous les matins tremblans de froid dans la boïe & dans l'eau. Dieu fit voir la force de sa grace dans ces Chrestiens, dont la pluspart, selon la coutume des Indes, vivoient avec beaucoup de mollesse, & peu de ferveur dans leur Religion. Car non seulement ils souffrirent courageusement cette du-

re prison ; mais quelque temps après les Mandarins ayant fait publier , que ceux qui en voudroient sortir , & retourner dans leurs maisons , le pourroient faire, pourveu qu'ils renonçassent à la Foy , & qu'ils adorassent les Dieux du pays. les nouveaux Confesseurs de JESUS-CHRIST, changez tout d'un coup en d'autres hommes , & remplis de consolation de voir que leur Religion estoit la cause de leurs souffrances, prefererent genereusement leurs chaines à la liberté qu'on leur offroit aux depens de leur Foy.

Ce refus mit en fureur les Tyrans , qui se jettant comme des bestes farouches sur ces Chrestiens abandonnez sans aucun secours à leur haine ,

leur firent souffrir toute sorte d'indignitez & de tourmens ; au milieu desquels il y en eut mesme qui eurent le bonheur de mourir pour la cause de JESUS-CHRIST.

Dom Ignace, oncle de Madame Constance, fut trouvé derriere le Palais, brisé des coups qu'on lui avoit donnez, & si cruellement meurtri, qu'il faisoit horreur à voir. Deux jeunes hommes, qui servoient à la Chapelle de M. Constance, receurent le mesme traitement ; & on leur trouva des pointes de bamboux fichées entre la chair & les ongles.

Comme la persecution s'estoit particulierement attachée à la maison de ce Ministre, sa belle-mere, qu'on avoit desja depouillée de tous ses biens,

fut amenée de Siam à Louvo, avec sept ou huit petits enfans. La femme de l'Usurpateur feignant d'estre touchée de ses maux, lui offrit de lui faire rendre une partie de ce qu'on lui avoit enlevé, si elle pouvoit trouver moyen de lui donner dix jeunes enfans Chrestiens, qui de leur plein gré, & sans y estre forcez, embrassassent la Religion Siamoise. La vertueuse femme rejetta cette proposition impie, & aima mieux s'exposer à tout ce qui lui pouvoit arriver de plus fascheux, que de racheter sa fortune par une si mauvaise action.

Un Portugais & sa femme ayant esté mis dans deux prisons differentes, on vint annoncer à la femme, que si elle

ne renonçoit à sa Religion, on alloit faire mourir son mary, qui la prioit, ajoutoit-on pour la surprendre, d'avoir pitié de lui. Elle repondit, qu'elle connoissoit son mary, qu'il avoit du courage, & qu'il mourroit volontiers pour sa Religion: que pour elle au reste, on lui feroit plaisir de lui donner le moyen, par une prompte mort, d'aller rejoindre dans le Ciel celui avec qui Dieu l'avoit unie sur la terre.

Un autre Portugais, nommé Joan, qui avoit converti sa femme & sa belle-mère, toutes deux du Pegu, voulut s'enfuir dans les bois avec sa famille. Ils furent tous arrestez, & sollicitéz de renoncer à JESUS-CHRIST: mais estant demeurez constans, le mary, après

après avoir esté cruellement battu , fut condamné à servir les elephans ; les femmes & les enfans furent faits esclaves.

Un Armenien , nommé Jean-Baptiste , Chrestien peu fervent avant la persecution , voyant un jour passer deux Jesuites , qui portoient eux-mesmes des vivres aux prisonniers , dans un temps où personne n'en osoit approcher , se trouva tout d'un coup transporté d'un desir si ardent de les servir , qu'il voulut decharger les Peres d'une partie de leur fardeau. Depuis ce temps-là sa maison devint le magasin des prisons , & lui le pourvoyeur des prisonniers. Sa charité fut recompensée par l'honneur qu'il eut d'estre emprisonné lui-mesme pour la

cause de JESUS-CHRIST. Les Peres l'ayant appris , coururent le visiter. Ils le trouverent presque tout nud ; mais si plein de joye & de consolation d'avoir esté jugé digne de souffrir quelque chose pour sa Religion , qu'il les assura en les embrassant , que l'unique chagrin qu'il avoit , estoit de ne s'estre pas assez tost déclaré ; & que si Dieu lui rendoit la liberté , il en feroit un meilleur usage. En effet , les Peres ayant fait une somme d'argent pour le racheter ; le mesme jour qu'il sortit de prison , il y retourna pour continuer ses exercices de charité envers les autres. Il y a apparence que les Siamois en eurent un violent depit : car il disparut tout d'un coup , &

l'on n'a pû sçavoir ce qu'il devint.

Un autre Armenien ayant esté mis en prison , une jeune femme Portugaise , qu'il avoit epousée , prit entre ses bras un enfant de trois ans qu'ils avoient , & se vint rendre auprès de lui. On les vit depuis dans une pauvreté extreme , souffrant avec une constance digne des premiers siècles de si grandes incommoditez , que la mere & l'enfant en perdirent la veüe. Cet Armenien avoit un frere , qui tenoit un rang considerable parmi les Mahometans de Siam , dont il avoit embrassé la creance. Celui-cy n'épargna rien pour corrompre son frere , & lui faire renoncer la Foy ; mais le fervent Chre-

stien rejetta toujours ses sollicitations , & aima mieux s'exposer à mourir dans les souffrances , que de s'en delivrer par ce crime.

Il y avoit à Siam une Religieuse, autrefois venuë de Manille , qui demouroit dans le camp des Portugais , où elle elevoit de jeunes filles dans la crainte de Dieu. On voulut obliger cette pieuse vierge à marcher sur un Crucifix : elle le refusa : & sur ce refus on lui attacha le Crucifix sous la plante des pieds , & la trainant avec violence , on lui reprocha en l'insultant, qu'elle avoit foulé aux pieds son Dieu. Une de ses disciples fut souffletée, & inhumainement meurtrie, pour avoir fait le mesme refus ; & toutes deux furent me-

nées à Louvo , où on les confina en prison.

Un jeune François fut battu avec des croix de bamboux : & les Barbares lui ayant mis une moitié de coco sur la teste, la lui enfoncerent à force de coups , en derision de la couronne d'épines qu'ils voyent sur la teste de nos Crucifix ; & comme il avoit le bras cassé d'une mousquetade , ils lui mirent des bastons & de la bouë dans sa playe , & le menerent en cet estat dans les prisons de Louvo.

Comme la persécution fut generale, la fermeté des Chrétiens le fut aussi. Il n'y eut pas jusqu'aux esclaves , & aux Caffres , hommes naturellement plus serviles que les esclaves même , qui ne fissent

paroistre, en confessant Jesus-Christ, cette noble liberté que donne l'esprit d'adoption. On leur vit porter dans les prisons leurs chapelets pendus au cou ; & on leur entendit dire souvent, qu'ils n'auroient pas voulu changer leurs cangues avec des coliers d'or. On leur offrit de les laisser sortir de prison, pourveu qu'ils renonçassent à la Foy : mais c'est ce que personne d'eux n'a fait , quoique les Siamois , qui les mepri-soient , les traitassent encore plus impitoyablement que les autres. Un d'entre eux, nommé Joseph, mourut la cangue au cou , & les menottes aux mains , qu'on ne voulut jamais lui oster , dans la plus grande ardeur d'une fièvre violente, qui l'emporta. Le Pere le

Blanc , & le Pere de la Breuille se tinrent fort honnorer de recevoir les derniers soupirs de ce courageux Confesseur de Jesus-Christ.

Dieu receut aussi en cette occasion ces loüanges parfaites , que le Prophete Roy dit, qu'il prend plaisir à recevoir de la bouche des petits enfans pour confondre ses ennemis. Un Jesuite , & M. Pomart, Prestre du Seminaire , qui a fait paroistre un grand zele, & une grande charité durant tout le temps de cette persecution , allant un jour par la Ville, s'entendirent appeller. C'estoient les petites eleves de Madame Constance , qu'on avoit fait esclaves , & que l'on avoit enfermées toutes ensemble dans une maison. Ces enfans ra-

conterent , qu'on les avoit battuës pour leur faire adorer les Idoles ; mais qu'elles se souvenoient toujours d'un mot que leur disoit souvent leur chere maistresse , parmi les leçons qu'elle leur donnoit pour les exhorter à la constance quand elles seroient sollicitées à changer de Religion , *Corta cabeça* , coupez-nous plutoſt la teſte.

La ſeule perſonne qui parut chanceler , fut une jeune Angloiſe de quatorze ans, laquelle ayant eſté faite eſclave d'un Mandarin , qui l'avoit adoptée pour ſa fille, parce qu'elle eſtoit agreable , & qu'elle avoit de l'eſprit , s'eſtoit peu à peu laiſſée aller à dire des paroles , qui marquoient ſon inconſtance dans ſa Religion. Elle

avoit des compagnes esclaves du mesme maistre , qui eurent tant d'horreur de son infidelité , qu'elles cessèrent de lui parler. La honte qu'elle eut , de se voir ainsi abandonnée , la fit rentrer en elle-mesme : elle reconnut sa faute , & reprocha au Mandarin , qu'il avoit surpris sa foiblesse ; lui declarant en mesme temps , que desormais aucune consideration ne seroit capable d'embranler la fidelité qu'elle avoit promise à Jesus-Christ. Le danger de cette fille donna de l'inquietude aux Peres : mais Dieu l'adoucit par la consolation qu'ils eurent de convertir à la Foy Catholique quatre ou cinq soldats de la mesme Nation , qu'on avoit emprisonnez comme Chrestiens.

Le zele des Idolâtres pour la Religion Siamoise ne fit pas tous les Confesseurs qui endurerent durant cette persecution : l'incontinence de Soyatan , fils aîné de l'Usurpateur, en fit presque un aussi grand nombre. Car on ne sçauroit dire combien de vierges Chretiennes eurent le malheur de Madame Constance , je veux dire , de plaire à ce Prince.

La fermeté de ces filles & de leurs parens triompha de ce Tyran debauché. Une famille de vingt quatre personnes, d'un Castillan nommé Perez , fut pillée & mise aux fers , à l'occasion de deux jeunes filles , à qui Soyatan donna souvent l'option , ou de mourir , ou d'entrer dans son Serrail. Elles ne balancerent jamais un mo-

ment à choisir la mort. Un pere & une mere du Pegu furent roüez de coups de baston, pour lui avoir caché leur fille; & quelque chose qu'il fist, il ne pût jamais les obliger à la représenter. On a veu des meres chercher des herbes pour defigurer le visage de leur filles; & une d'entre elles eut le courage d'appliquer à la sienne un fer chaud, dont on se sert en ce pays-là pour guerir les maladies honteuses; usant ainsi du remede de l'incontinence pour lui conserver sa pureté, & lui imprimant la flettrissure du vice, pour mettre à couvert sa vertu.

Vous avez sans doute impatience d'apprendre, quel fut le sort de nos amis durant cette rude persecution. Leurs

lettres disent qu'ils se regarderent long-temps comme des victimes devoüées à la mort. Comme on les croyoit les auteurs du dessein qu'avoit M. Constance de changer la religion du pays , les Idolâtres leur en vouloient plus qu'aux autres. Aussi leur donna-t-on d'abord des gardes ; & un Mandarin de leurs amis les vint avertir secretement, qu'on avoit resolu de les faire mourir. Vous vous imaginez bien, vous mon cher Pere qui les connoissez , la joye que leur donna cette nouvelle. Un d'entre eux escrit icy , que la consolation qu'ils ressentirent, dans l'esperance de repandre bien-tost leur sang pour JESUS-CHRIST, estoit si grande & si abondante , qu'il n'y

n'y en avoit aucun, qui n'eust tres volontiers fait encore une fois le chemin d'Europe aux Indes, pour jouir de cette douceur, si capable de faire oublier toutes celles de la patrie.

Ils se disposerent au Martyre par des jeusnes, & par des prieres extraordinaires ; mais ils n'omirent point pour cela les exercices de la charité chrestienne qu'ils devoient aux Fideles en cette rencontre. Car comme par une conduite bizarre, leurs gardes leur laissoient la liberté d'aller par tout où ils vouloient, & que les Mandarins ne s'y opposoient pas, il n'y eut personne parmi ces Chrestiens affligez, qui ne fust soulagé par leurs soins, non seulement dans les neces-

sités spirituelles par le moyen de la parole de Dieu & des Sacremens , mais dans les corporelles mesme par les remedes dont ils guerissoient leurs maladies, par les saintes industries qu'ils inventoient pour les garantir des injures de l'air , & par les aumosnes qu'ils leur firent de ce que la liberalité de nostre grand Roy, & la charité de quelques particuliers leur avoit fourni à leur depart d'Europe , pour leur propre subsistance.

Je passerois les bornes d'une lettre , si je m'etendois davantage sur les travaux de ces fervens Missionnaires. Un plus grand detail conviendra mieux à une Relation de leur Mission , qu'on attend d'un d'entre eux, arrivé depuis peu

des Indes , dont une longue captivité a illustré l'Apostolat. L'estime qu'il fait de ses chaînes en donne beaucoup pour sa personne : son discernement & sa droiture en doivent donner pour ce qu'il écrira. J'ay leu depuis peu dans une lettre , qu'aussi-tost que les François furent sortis de Bancok , les Siamois mirent aux fers M. de Metelopolis , le Pere de la Breuille , & quelques autres , qui estoient restez à Siam. Voila un nouveau sujet d'esperer une abondante moisson dans un champ arrosé des larmes & des sueurs de ceux qui le cultivent. C'est ainsi que les premiers Missionnaires de la Chine augurerent bien du succès de leur Mission , par les fre-

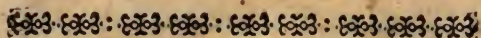
quentes persecutions qu'ils y souffrirent. L'experience nous fait voir qu'ils ne se sont pas trompez. Tout nouvellement l'Empereur Tartare, qui gouverne ce grand Empire, a receu favorablement les cinq Jesuites François qu'on y a fait passer : il en a retenu quelques-uns à sa Cour, & en a envoyé un en Moscovie accompagner les Ambassadeurs. Prions nostre Seigneur, Mon cher Pere, que l'esprit de l'Apostolat se conserve toujours dans nostre Compagnie, & qu'on ne s'y epouvante pas plus, qu'on a fait jusqu'icy, des persecutions que nous attirent les entreprises Apostoliques.

F I N.

Permission du R. P. Provincial.

JE souffigné, Provincial de la
Compagnie de **J E S U S** en la
Province de France, permets au
P. Pierre Joseph d'Orleans, de la
mesme Compagnie, de faire im-
primer un Livre qu'il a compo-
sé, qui a pour titre, *Histoire de*
M. Constance, premier Ministre
du Roy de Siam, & de la derniere
revolution de cet Estat, & qui a
esté veû & approuvé par trois
Religieux de nostre Compagnie.
Fait à Paris, le 9. d'Avril, 1690.

JACQUES LE PICART.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 8. de Fevrier 1690. Signé BOUCHER, Il est permis au P. d'Orleans, de la Compagnie de Jesus, de faire imprimer un Livre intitulé, *Histoire de M. Constance, premier Ministre du Roy de Siam, & de la derniere revolution de cet Estat*, pendant le temps de huit années : & deffenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, sans le consentement de l'Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépends, dommages, & interests.

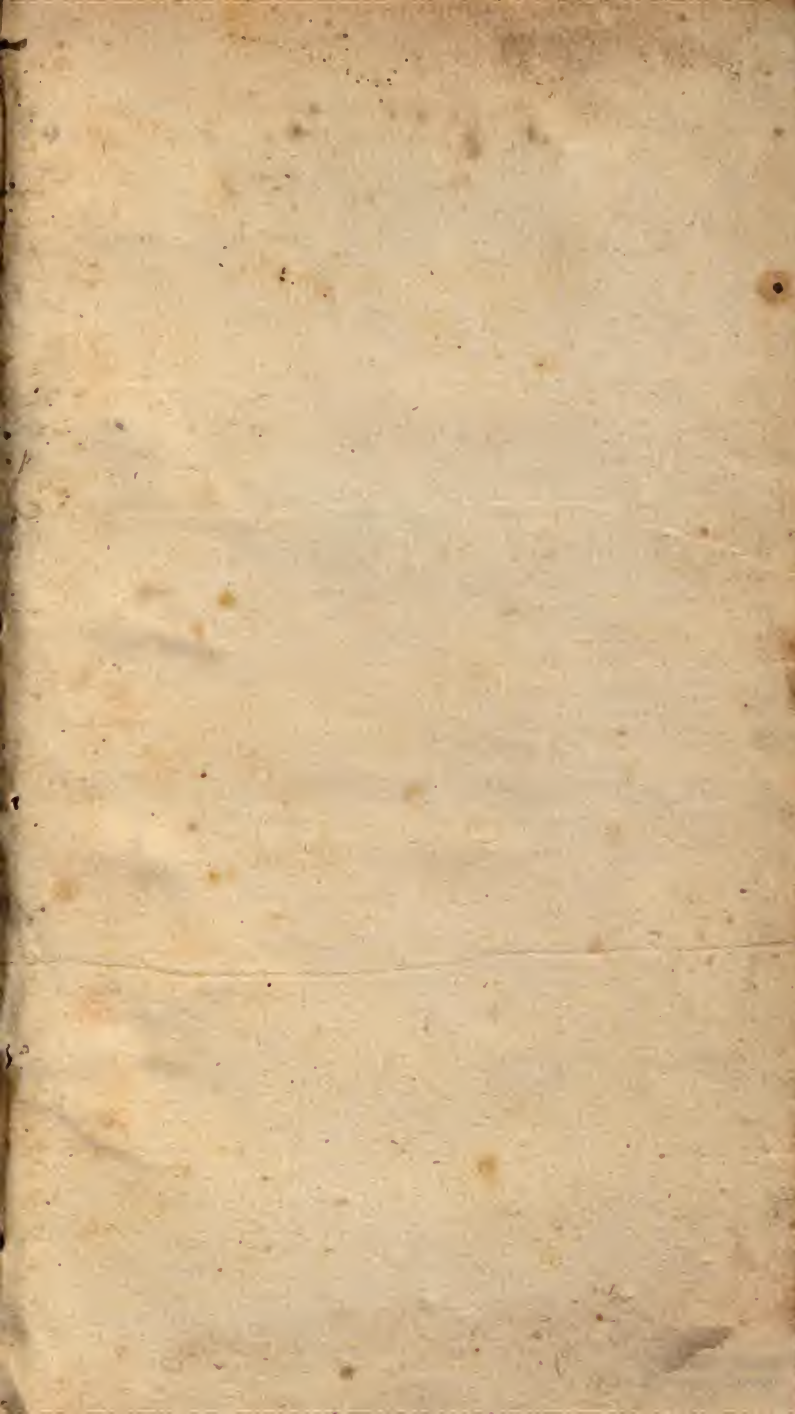


Registré sur le Livre de la Commu-

*auté des Imprimeurs & Libraires de
Paris, le 18. Avril 1690.*

*Achevé d'imprimer pour la pre-
mière fois, le 20. Avril 1690.*

Les Exemplaires ont esté fournis.



Handwritten text in a cursive script, possibly Arabic or Persian, located at the top of the page. The text is dark and appears to be a title or a heading.

~~Handwritten scribble~~
Handwritten scribble

Handwritten scribble

